

Les tomber

vivant...

C'est ainsi que les chefs militaires plus indispensables furent réunis en conférence pour la conférence de Berlin. Le général Keller, directeur de la Luftwaffe, fut le premier à se rendre à Berlin. Il était accompagné de son adjoint, le colonel Christian, et de son secrétaire, le capitaine Christian. Le général Keller, directeur de la Luftwaffe, fut le premier à se rendre à Berlin. Il était accompagné de son adjoint, le colonel Christian, et de son secrétaire, le capitaine Christian.

Le dernier carré des a Marie-Louise a du Führer a pour endiguer le merée russe. — Vous n'avez pas le droit, lui dit-il, de conserver ce bataillon, alors que le Führer a décidé de rester à la Chancellerie. Mol, le vada à Berlin. Et vous en avez aussi l'obligation.

Himmeler n'avait nullement l'intention d'imiter le suicide de son chef. Bien au contraire, il comptait accroître ses pouvoirs, pour entamer des négociations sérieuses avec le comte Bernadotte. Il avait envoyé Scheillenberq à l'instinct, dans l'après-midi, pour l'informer de cette résolution ; il ne pouvait être question de renoncer à devenir l'intermédiaire d'une paix entre l'Allemagne et l'Occident. Pourtant, il ne pouvait renier purement et simplement sa fidélité au Führer. Comment en assurer celui-ci sans se rendre à Berlin ?

Il téléphona au bunker pour essayer, vainement, d'inciter Hitler à quitter la capitale. Il parla aussi à Fegelein, qui le pressa de venir. Le Himmeler de 1945 adopta un compromis : il se rendrait à Nauen, à mi-chemin de Berlin, pour discuter la question avec Fegelein, et il partit presque aussitôt, suivi par le Dr Karl Gebhardt, qui proposa par Himmeler comme directeur de la Croix-Rouge, désait obtenir l'approbation d'Hitler à cette désignation.

Himmeler attendit près de deux heures à Nauen sans voir paraître Himmeler.

LA SEMAINE PROCHAINE : "NOUS Y VOILA ?"

Copyright 1964 by Librairie Plon. Agence Bradley.

LA SEMAINE PROCHAINE : "NOUS Y VOILA ?"



britanniques et américains...
trichien Kurt von Schuschnigg. On les avait transférés en Bavière, et Berger devait assurer leur garde...
dit de nouveau :
— Qu'on les fusille tous !
Berger s'enfuit, ne sachant pas très bien si le Führer voulait parler des prisonniers ou des séparatistes.

A Hobenlychen, Heinrich Himmler attendait avec anxiété le retour de Walter Scheillenberq, après la rencontre de celui-ci avec le comte Bernadotte. A son refus de rejoindre Hitler à Berlin, les des étaient jetés. Il avait plus de temps à perdre. Il fallait négocier au plus vite, sous peine d'être dévancé par quelqu'un d'autre, Goring, par exemple.

Tandis que der reste Himmeler pensait à tirer tous les avantages possibles de sa défection, ses S.S. réclamaient sommairement le sort des prisonniers condamnés à mort après l'attentat avorté au 20 juillet 1944. Himmeler avait différé leur exécution, pour des raisons connues de lui seul, probablement dans l'espoir qu'ils seraient utiles s'il parvenait à monter sur le trône nazi. Mais, avec ou sans son accord, dix-huit furent « liquidés » dans la nuit du 22 au 23 avril.

Dans Berlin obscurci, on conduisit de la prison de la Golehrstrasse à l'entre de la Golehrstrasse, dans la Prinz-Albrechtstrasse, et une compagnie de S.S. les intercepta en cours de trajet. Ayant renvoyé l'escorte, les S.S. les alignèrent contre un mur et les fauchèrent à la mitrailleuse. Fait incroyable : deux de ces malheureux parvinrent à s'échapper sous le couvert des ténèbres.

Copyright 1964 by Librairie Plon. Agence Bradley.

LA SEMAINE PROCHAINE : "NOUS Y VOILA ?"

REPORTAGE



(SUITE DE LA PAGE 11)

à l'est et au nord-est de la capitale; mais l'avance soviétique se ralentit dans les faubourgs, où il furent accueillis avec joie par une garnison qui avait bien besoin de soldats entraînés. C'était un lot fort bizarre: des Belges, des Hollandais, des Danois et des Suédois formaient la Division Nordland S.S. et la 11^e Division Nordland de Panzer grenadiers; des Estoniens et des Lettons composaient la 15^e Division S.S. Latvia; des Français, des Espagnols et des Suisses constituaient la Division S.S. Charlemagne; quant à la Division du 30 Janvier, elle groupait les élèves de diverses écoles de S.S. et tout un échecailonnage d'étrangers.

Envoyés aux issues sud-est de la ville, les survivants de ce corps de volontaires se battirent avec vaillance à Karlshorst, Birauberg et Adlershof, mais furent contraints, le 22 avril, de se replier sur Neukölln, à moins de dix kilomètres de la Chancellerie du Reich. Ils y rejoignirent des S.S. en position autour de divers points fortifiés.

POUR NE

tomber

situèrent les citadelles inexpugnables du Reich; le monde entier l'apprendrait. Des têtes approuvèrent lourdement et la séance se termina.

Hitler réclama ses papiers, en mit de côté une partie et donna le reste à un aide de camp, pour qu'il les brûlât dans le jardin. Il avait également convoqué Goebbels et sa femme. A leur arrivée, il leur communiqua sa décision et leur demanda de venir s'installer dans l'abri avec leurs six enfants. Goebbels renouvela ses assurances de fidélité, déclarant qu'il se suiciderait en cas de défaite. Sa femme dit qu'elle se tue-rait également et empoisonnerait ses enfants. Hitler essaya de l'en dissuader, inutilement. Dans un monde privé du Führer, la vie ne vaudrait plus d'être vécue, affirma-t-elle.

Hitler appela ensuite Kettel et Bormann, leur repeta sa résolution de ne jamais quitter Berlin et ordonna au premier, malgré ses protestations, de partir le lendemain pour Berchtesgaden. Renvoyant Bormann, il fit venir Jodl et déclara, devant les deux généraux, qu'il se suiciderait si Berlin succombait, pour ne pas tomber vivant aux mains des Russes. Kettel et Jodl insistèrent pour qu'il quittât la capitale, afin de com-

tance symbolique, pour mieux tenir à l'Est, un front qui empêcherait les Russes d'avancer.

"Tout le monde m'a trompé"

L'ANNONCE que le Führer avait décidé de rester à Berlin, troubla profondément Heinrich Himmler. L'accusation d'avoir été abandonné par les soldats, formulée par Hitler, lui inspira un sentiment de culpabilité, et il envisagea de rejoindre celui-ci à Berlin pour y mourir avec lui.

— Tout le monde est devenu fou à Berlin, dit-il à Gottlob Berger, directeur des camps de concentration. Le Führer dit que même les S.S. le désertent. J'ai avec moi mon bataillon d'escorte avec 600 hommes, pour la plupart blessés ou convalescents. Que dois-je faire ?

Le devoir, répondit Berger. J'ai commandait de retourner sans délai à Berlin avec ce bataillon.

tre Fegelein. Il discuta alors avec Gebhardt, déclarant qu'il ne se rendrait pas à Berlin avant d'avoir été renseigné par un officier de liaison. Gebhardt proposa d'aller porter à Hitler un message éventuel. Himmler le chargea de dire qu'il enverrait son bataillon d'escorte et le Führer le désistait. Le médecin arriva dans la capitale un peu avant minuit. Une grêle de projectiles y tombait. Il parvint cependant sain et sauf au bunker. Introduit auprès de Hitler, il proposa d'abord d'évacuer les femmes et les enfants qui se trouvaient dans l'abri: Eva Braun, Mme Goebbels et ses enfants, les diverses secrétaires. Hitler refusa. Toutes les femmes, dit-il, avaient décidé de demeurer à ses côtés. Mais il accepta l'offre du bataillon d'escorte et, conduisant Gebhardt devant une carte, lui indiqua la position que ce bataillon devrait occuper dans le Tiergarten. Il approuva aussi la nomination à la Croix-Rouge et, au moment du départ, chargea le médecin de porter à ses amis Himmler.

Berger fut le visiteur suivant. Hitler, détail, abattu, lui parla d'un ton calme des traités conclus, mises autour de lui et resta qu'il avait la volonté de demeurer à Berlin.

— Tout le monde m'a trompé ! Personne ne m'a dit la vérité ! Les militaires m'ont tous menti ! Berger vit le visage s'empourprer, comme pour une apoplexie. Le bras gauche, remarqua-t-il, qu'il précédemment, s'agitait nerveusement, était alors comme paralysé. Hitler, assis, ne posait plus que la main droite sur la table.



le visage s'empourprer

le visage s'empourprer

le dire, affirmait-il, mais aurait voulu que Bernadotte se rendit auprès d'Eisenhower, afin de parler entre les deux hommes. Bernadotte ne l'accepta pas de cette oreille. Il voulait un mandat formel par écrit, d'Himmler, qui, souligna-t-il avec amertume, avait perdu tout contact avec la réalité. « Je ne peux plus rien pour lui, dit-il. Il aurait dû prendre en main les affaires du Reich aussitôt après ma première visite. » Bien entendu, Schellenberg resterait en liaison avec lui par le Consulat suédois de Lübeck. Le comte était homme à conserver de l'espoir, même pour ceux qui n'en avaient plus.

de dire, affirmait-il, mais aurait voulu que Bernadotte se rendit auprès d'Eisenhower, afin de parler entre les deux hommes. Bernadotte ne l'accepta pas de cette oreille. Il voulait un mandat formel par écrit, d'Himmler, qui, souligna-t-il avec amertume, avait perdu tout contact avec la réalité. « Je ne peux plus rien pour lui, dit-il. Il aurait dû prendre en main les affaires du Reich aussitôt après ma première visite. » Bien entendu, Schellenberg resterait en liaison avec lui par le Consulat suédois de Lübeck. Le comte était homme à conserver de l'espoir, même pour ceux qui n'en avaient plus.

de dire, affirmait-il, mais aurait voulu que Bernadotte se rendit auprès d'Eisenhower, afin de parler entre les deux hommes. Bernadotte ne l'accepta pas de cette oreille. Il voulait un mandat formel par écrit, d'Himmler, qui, souligna-t-il avec amertume, avait perdu tout contact avec la réalité. « Je ne peux plus rien pour lui, dit-il. Il aurait dû prendre en main les affaires du Reich aussitôt après ma première visite. » Bien entendu, Schellenberg resterait en liaison avec lui par le Consulat suédois de Lübeck. Le comte était homme à conserver de l'espoir, même pour ceux qui n'en avaient plus.

de dire, affirmait-il, mais aurait voulu que Bernadotte se rendit auprès d'Eisenhower, afin de parler entre les deux hommes. Bernadotte ne l'accepta pas de cette oreille. Il voulait un mandat formel par écrit, d'Himmler, qui, souligna-t-il avec amertume, avait perdu tout contact avec la réalité. « Je ne peux plus rien pour lui, dit-il. Il aurait dû prendre en main les affaires du Reich aussitôt après ma première visite. » Bien entendu, Schellenberg resterait en liaison avec lui par le Consulat suédois de Lübeck. Le comte était homme à conserver de l'espoir, même pour ceux qui n'en avaient plus.

de dire, affirmait-il, mais aurait voulu que Bernadotte se rendit auprès d'Eisenhower, afin de parler entre les deux hommes. Bernadotte ne l'accepta pas de cette oreille. Il voulait un mandat formel par écrit, d'Himmler, qui, souligna-t-il avec amertume, avait perdu tout contact avec la réalité. « Je ne peux plus rien pour lui, dit-il. Il aurait dû prendre en main les affaires du Reich aussitôt après ma première visite. » Bien entendu, Schellenberg resterait en liaison avec lui par le Consulat suédois de Lübeck. Le comte était homme à conserver de l'espoir, même pour ceux qui n'en avaient plus.

par les yeux de la carte qu'il avait. Ce nom de Steiner était étranger sans délai, en direction des faubourgs méridionaux. — Il se pouvait être que Steiner se fût pris de la carte et se fût dit que Steiner était un nom qui ne servait qu'à une seule chose, à l'éternelle répétition. Il en concluait donc le plus possible et en lui donna son nom, mais les soldats qui se trouvaient dans la région de Berlin. Le particulier, tous les autres membres de la Luftwaffe étaient occupés.

par les yeux de la carte qu'il avait. Ce nom de Steiner était étranger sans délai, en direction des faubourgs méridionaux. — Il se pouvait être que Steiner se fût pris de la carte et se fût dit que Steiner était un nom qui ne servait qu'à une seule chose, à l'éternelle répétition. Il en concluait donc le plus possible et en lui donna son nom, mais les soldats qui se trouvaient dans la région de Berlin. Le particulier, tous les autres membres de la Luftwaffe étaient occupés.

par les yeux de la carte qu'il avait. Ce nom de Steiner était étranger sans délai, en direction des faubourgs méridionaux. — Il se pouvait être que Steiner se fût pris de la carte et se fût dit que Steiner était un nom qui ne servait qu'à une seule chose, à l'éternelle répétition. Il en concluait donc le plus possible et en lui donna son nom, mais les soldats qui se trouvaient dans la région de Berlin. Le particulier, tous les autres membres de la Luftwaffe étaient occupés.

par les yeux de la carte qu'il avait. Ce nom de Steiner était étranger sans délai, en direction des faubourgs méridionaux. — Il se pouvait être que Steiner se fût pris de la carte et se fût dit que Steiner était un nom qui ne servait qu'à une seule chose, à l'éternelle répétition. Il en concluait donc le plus possible et en lui donna son nom, mais les soldats qui se trouvaient dans la région de Berlin. Le particulier, tous les autres membres de la Luftwaffe étaient occupés.

par les yeux de la carte qu'il avait. Ce nom de Steiner était étranger sans délai, en direction des faubourgs méridionaux. — Il se pouvait être que Steiner se fût pris de la carte et se fût dit que Steiner était un nom qui ne servait qu'à une seule chose, à l'éternelle répétition. Il en concluait donc le plus possible et en lui donna son nom, mais les soldats qui se trouvaient dans la région de Berlin. Le particulier, tous les autres membres de la Luftwaffe étaient occupés.

— Quel chef qui refusera de donner ses troupes dans les cinq heures le matin de sa vie ? cria Steiner à Lohr. Vous me garantissez sur votre tête que vos hommes ne participent au combat, jusqu'à la mort.

— Quel chef qui refusera de donner ses troupes dans les cinq heures le matin de sa vie ? cria Steiner à Lohr. Vous me garantissez sur votre tête que vos hommes ne participent au combat, jusqu'à la mort.

— Quel chef qui refusera de donner ses troupes dans les cinq heures le matin de sa vie ? cria Steiner à Lohr. Vous me garantissez sur votre tête que vos hommes ne participent au combat, jusqu'à la mort.

— Quel chef qui refusera de donner ses troupes dans les cinq heures le matin de sa vie ? cria Steiner à Lohr. Vous me garantissez sur votre tête que vos hommes ne participent au combat, jusqu'à la mort.

— Quel chef qui refusera de donner ses troupes dans les cinq heures le matin de sa vie ? cria Steiner à Lohr. Vous me garantissez sur votre tête que vos hommes ne participent au combat, jusqu'à la mort.

Le 22 avril, à midi, d'autres troupes avaient franchi les limites de Berlin, à Katow, dans le nord, à Welesensee, au nord-est. D'autres, plus à l'est, poussaient en direction de Lichtenberg et de Neukölln. Entre-temps, des colonnes dépassaient la ville, au nord et au sud, pour se rabattre et compléter l'investissement par l'ouest.

Le 22 avril, à midi, d'autres troupes avaient franchi les limites de Berlin, à Katow, dans le nord, à Welesensee, au nord-est. D'autres, plus à l'est, poussaient en direction de Lichtenberg et de Neukölln. Entre-temps, des colonnes dépassaient la ville, au nord et au sud, pour se rabattre et compléter l'investissement par l'ouest.

Le 22 avril, à midi, d'autres troupes avaient franchi les limites de Berlin, à Katow, dans le nord, à Welesensee, au nord-est. D'autres, plus à l'est, poussaient en direction de Lichtenberg et de Neukölln. Entre-temps, des colonnes dépassaient la ville, au nord et au sud, pour se rabattre et compléter l'investissement par l'ouest.

Le 22 avril, à midi, d'autres troupes avaient franchi les limites de Berlin, à Katow, dans le nord, à Welesensee, au nord-est. D'autres, plus à l'est, poussaient en direction de Lichtenberg et de Neukölln. Entre-temps, des colonnes dépassaient la ville, au nord et au sud, pour se rabattre et compléter l'investissement par l'ouest.

Le 22 avril, à midi, d'autres troupes avaient franchi les limites de Berlin, à Katow, dans le nord, à Welesensee, au nord-est. D'autres, plus à l'est, poussaient en direction de Lichtenberg et de Neukölln. Entre-temps, des colonnes dépassaient la ville, au nord et au sud, pour se rabattre et compléter l'investissement par l'ouest.

Hitler

Le 22 avril, à midi, d'autres troupes avaient franchi les limites de Berlin, à Katow, dans le nord, à Welesensee, au nord-est. D'autres, plus à l'est, poussaient en direction de Lichtenberg et de Neukölln. Entre-temps, des colonnes dépassaient la ville, au nord et au sud, pour se rabattre et compléter l'investissement par l'ouest.

Hitler foudroié de grands espoirs sur des groupes de combat, composés de « volontaires », en avance de divers pays européens, qui avaient pris position

(SUITE PAGE 12)

Comme nos députés, vous prendrez vos vacances politiques... mais vous rirez d'eux en lisant à la mer comme à la campagne !

L'OFFICIEL EN DÉLIRE

Philippe Saint-Germain

ÉDITIONS DU FUSEAU

21 AOUT 1964

Cherrier avait reçu le drapeau
No 5.

— Je ne veux pas en voir d'au-
tre sur le Reichstag, Stepan.

— J'ai compris, camarade gé-
néral, répondit Neustroyev en
souriant. Je n'ai aucune envie de
passer devant une cour martiale.

"N'entendez-

VOUS PAS

le canon ?"

A ce moment encore, Hitler
refusait de croire les
Russes aussi rapprochés
de Berlin ; il ne s'expli-
quait pas pourquoi des projectiles
d'artillerie pleuvaient sur la capi-
tale. Il téléphona au général Kol-
ler, au Q.G. de la Luftwaffe, ins-
tallé à Wildparkwerder, en
dehors de la ville, pour lui deman-
der, d'un ton sarcastique, s'il sa-
vait que celle-ci était bombardée.
Non, répondit Koller. Il ne s'en
doutait même pas.

— Vous n'entendez donc pas le
cannon ? cria Hitler.

— Non, mais je suis à Wild-
parkwerder.

— Les « gens », continua Hitler,
s'inquiétaient de ce
bombardement à grande dis-
tance », effectué, lui avait-on dit,
par une batterie de grosse arti-
lerie sur voie ferrée. Les Russes
avaient dû construire un pont fer-
roviaire sur l'Oder, pour amener
cette batterie.

— Il n'existe pas de pont ferro-
viaire sur l'Oder, affirma Koller.
Peut-être l'ennemi avait-il capturé
une batterie allemande qu'il em-
ployait ainsi ; mais, plus que pro-

permanente que constituait les
patrouilles de S.S. D'autres
conservèrent leur uniforme, mais
préparèrent des documents, cou-
verts de cachets, qui les autori-
sèrent à franchir tous les barra-
ges pour exécuter une « mission
militaire importante ». Les S.S.
avaient encore quelque respect
pour ce genre de documents, qui
pouvaient provenir du Führer.
Les déserteurs résolurent le pro-
blème de la neutralité en pillant
les dépôts de vivres placés sous
leur garde.

Les Berlinols, eux, ne pensaient
plus qu'à survivre. Les hommes
de la Gestapo écoutaient toujours
les conversations téléphoniques ;
on n'y parlait guère que d'allé-
gement.

A Hohenlychen, Heinrich Him-
mler flottait toujours dans l'indé-
cision. Il avait pris son petit dé-
jeuner avec le comte Bernadotte,
mais cet homme étrange, qui,
d'un geste, pouvait faire mourir
des milliers de gens, ne parve-
nait pas à se décider à sauver
une poignée d'Allemands à l'insu
d'Adolf Hitler.

L'entrevue du matin n'avait
rien donné de positif, malgré la
bonne volonté manifeste du di-
plomate suédois, qui désirait ap-
porter tout son concours. Schel-
lenberg poussait Himmler à né-
gocier en qualité de successeur
du Führer, pour ajouter le poids
de l'autorité d'Etat aux offres fai-
tes à l'Occident ; mais Himmler
ne pouvait se résoudre à faire ce
pas décisif. Il insistait, en revan-
che, sur des détails techniques
qu'il lui fallait examiner, disait-il,
avant que de négocier. Il consen-
tit à faire sortir quelques Polo-
naises du camp de Ravensbrück,
mais estima encore nécessaire
d'obtenir le consentement d'Hitler.

En accompagnant Bernadotte,
lors de son retour vers Lübeck,
Schellenberg essaya d'inciter ce-
lui-ci à prendre l'initiative des

ARRIVÉE



Le 22 avril, à midi, les premiers chars russes étaient à 10 kilomètres de la Chancellerie.

attitude amicale, en faisant de
leur mieux pour ne pas montrer
leur peur. Du café et plusieurs
centaines de cigarettes, prélevées
sur les rations servaient de co-
deaux d'accueil. La porte, bardée
d'acier, était ouverte depuis plus
d'une heure ; de temps à autre,
des éclats d'obus et des balles
de mitrailleuses y passaient. Les
gens assez braves ou fous pour
oser jeter un coup d'œil au
dehors, n'apercevaient pas grand-
chose. La poussière et la fumée
les empêchaient de voir que le
soleil brillait. Pas un être humain,
allemand ou russe, n'apparaî-
ssait. Seuls les explosions de pro-
jectiles et le crépitements des in-
trailluses trahissaient l'existence

coups de dents aux chevaux plus
grands, emblés à des carrioles
ou à des voitures recouvertes
d'une bâche, comme les « wa-
gons » des pionniers américains
de l'ouest. Des filles portant l'un-
iforme russe, et des femmes en
robes souillées, déchirées, fai-
saient la cuisine sur des feux à
ciel ouvert. Auprès d'un char
Sherman se voyait un animal
bisette, étrange : une chienne
qui allaitait un petit.

Les Russes qui en avaient ter-
miné avec les femmes, passèrent
à une autre besogne : arracher
les montres aux poignets, vider
les poches, renverser sacs et va-
lises pour en épargner le conte-
nu. Des odeurs de sueur, d'urine,
de croûtes, d'alcool, envahirent
l'abri. Un soldat saisit un flacon
de parfum dans une valise, en
versa le contenu contre le mur et
Un autre, relevant sa manche,

Le dernier

Le dernier

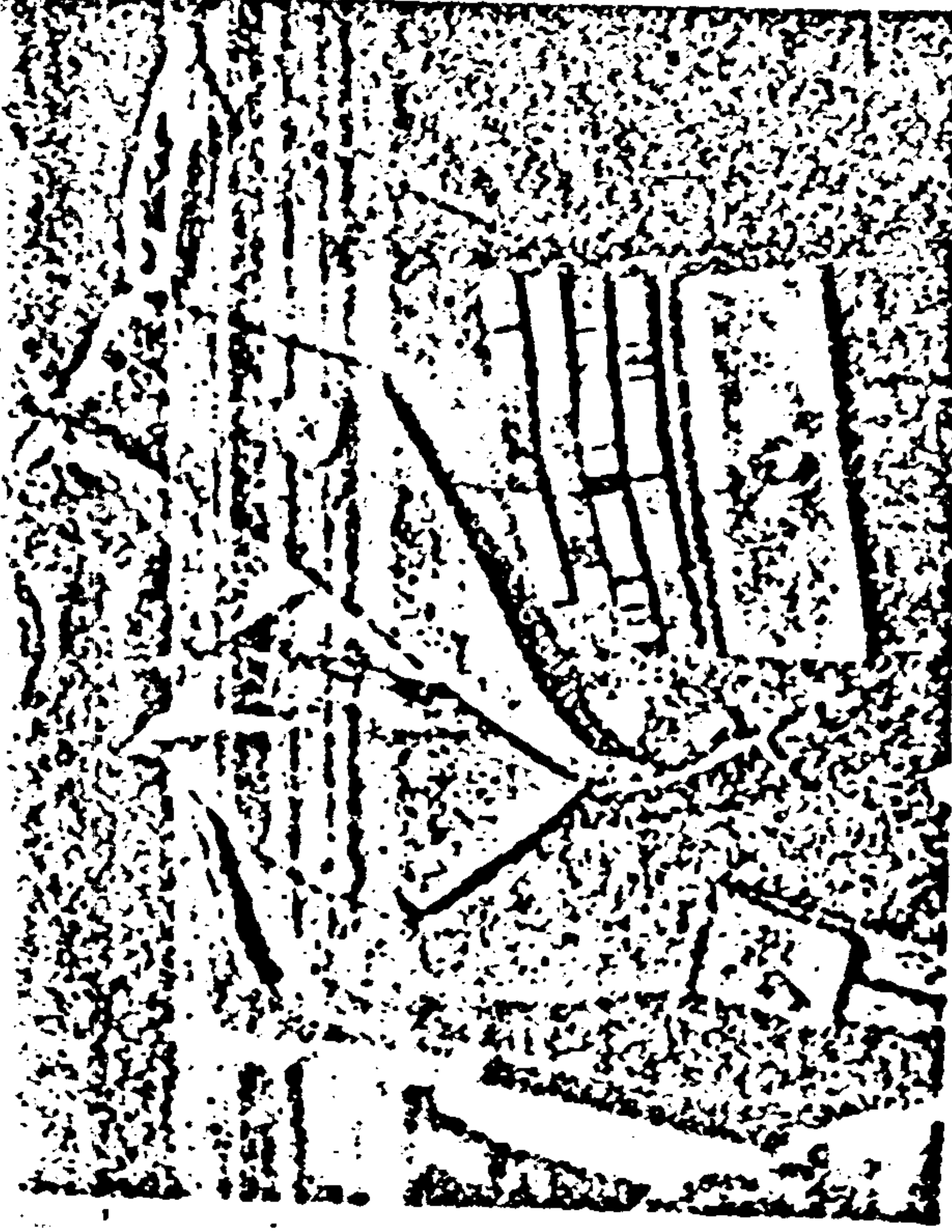
drapeaux

Le Jeop s'arrêta devant une maison à deux étages, et le général Pereverikine, commandant le 79^e Corps d'infanterie dans le Groupe d'Armées de Joukov, jugea que ce serait un excellent observatoire. L'aide de camp avait trouvé cette maison au haut d'une côte, d'où elle dominait la vue de la campagne jusqu'à Berlin, à la limite sud de la ville de Bernau, située à une dizaine de kilomètres au nord de la capitale.

Le général grimpa jusqu'au grenier, rempli de meubles couverts de housses, alla à une petite fenêtre donnant vers le sud, et l'ouvrit.

— Tenez, voilà Berlin ! dit-il à son aide de camp. Admirez-le tout votre saoul. Vous n'avez même pas besoin de jumelles. La fumée des incendies permanents tendait un voile au-dessus de la capitale allemande, mais on distinguait nettement la masse des maisons et les grands espaces verts des parcs. Pereverikine n'eut aucune peine à discerner les clochers et les cheminées d'usines. Ici et là, son regard surprit l'étroit ruban argenté de la Spree, qui brillait au soleil. Des nuages de fumée noire montaient en divers points, le général crut même voir les flammes allumées par les bombes ou par les gros projectiles de l'artillerie russe.

De temps à autre, la maison frémissait sous l'effet d'une explosion voisine, et des hommes couraient nerveusement à l'extérieur. Pereverikine n'en demeura pas moins à la fenêtre, se penchant au dehors pour regarder le panorama sous un angle différent, en employant, cette fois, ses jumelles. Des éclats criblaient pourtant la maison. Comme le



Benedetto : un petit déjeuner pour discuter avec Himmler.

ment en est même étendu, les y furent activement formés à se servir d'un fusil, d'une mitrailleuse, d'un bazooka. Les transports d'armes et de munitions qui traversaient la ville furent pillés et leur contenu distribué aux recrues envoyées sur les divers « fronts ». Le général de S.S. Mohrke tira un cordon autour du centre de la ville — la « citadelle » — un permis spécial fut exigé pour le franchir dans un sens ou dans l'autre. Aux abords de la capitale, des S.S. et des volontaires, issus de diverses organisations politiques, arrêtaient les soldats en retraite pour les renvoyer face aux Russes.

Parmi ceux qui essayaient de mettre un peu d'ordre dans le chaos se trouvait le major Arnulf Pritsch, homme maigre, une expression de fatalisme sur son visage allongé. Mis à la retraite quelques mois plus tôt pour cause de surdité, il avait été rappelé pour servir au commandement de Berlin et on l'avait chargé de donner quelque apparence aux positions de combat des troupes et des unités. C'était une

... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...

... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...

... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...

... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...

... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...

Même les enfants de douze ans

Sur le front nord, le 3^e Armée du général von Manstein ne put arrêter l'offensive lancée, le 20 avril, par le maréchal Rokossovski. Les Russes se dévotèrent en-dehors de

... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...

... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...

... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...

... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...

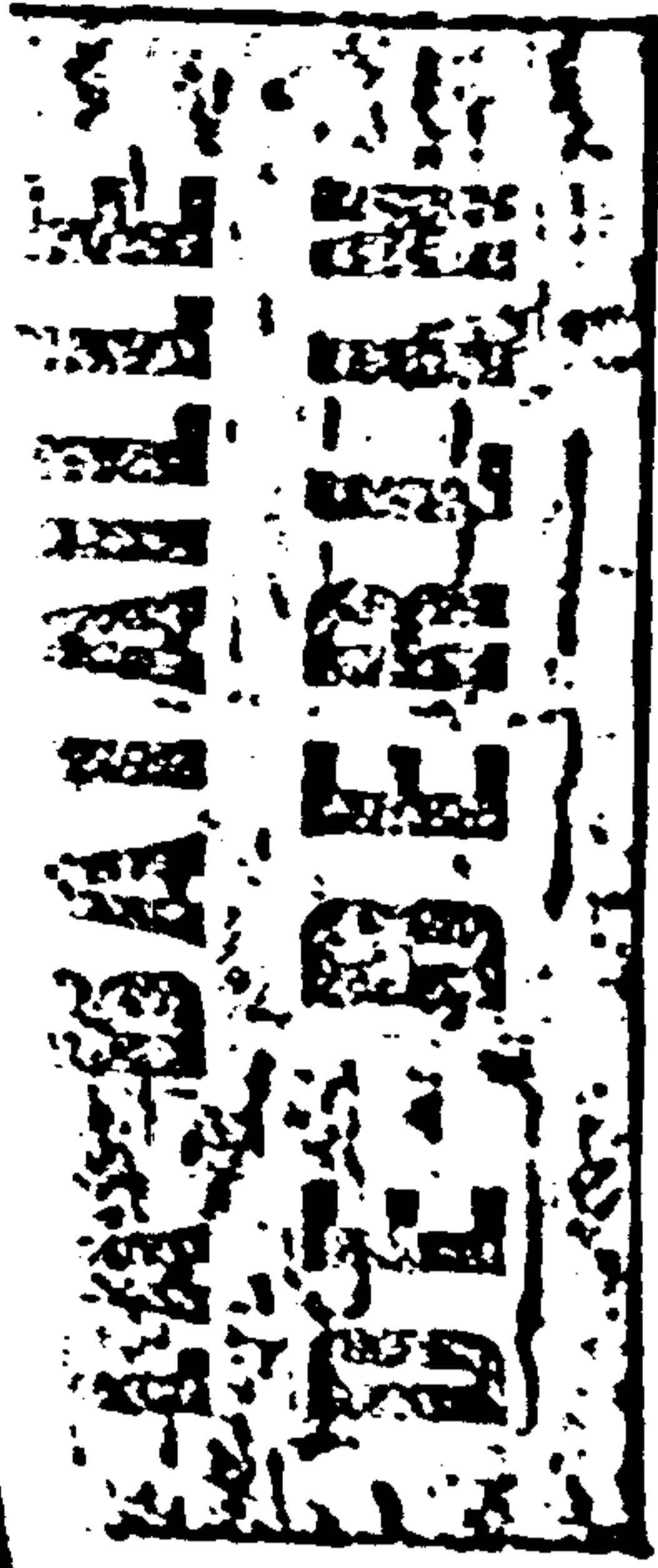
... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...

... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...

... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...

... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...

... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...
 ... l'aider à faire. On y avait de petites et des planches...



(SUITE DE LA PAGE 9)

Les faits géographiques de la crise : les Russes envahissent le territoire ; dans quelques jours ils couperont la dernière route vers le sud. Hitler devait partir sans délai pour l'Ober-saiberg, près de Berchtesgaden, dans les Alpes bavaroises, afin de mettre en sécurité sa personne sacrée. Hitler refusa de prendre une décision :

— Ce n'est pas de l'indécision, dit-il à ses hôtes. Comme vous le savez, je retarde parfois une décision, mais quand je l'ai prise, rien se peut plus m'en faire dévier. J'attends ce que je dois faire.

Dès le fin de la réunion, Himmler partit pour Hohenlychen, au nord-ouest de Berlin, où l'attendait, dans sa clinique, son médecin et conseiller politique, Gebhardt.

Bormann et Goebbels restèrent ; le premier parce qu'il lui fallait demeurer aux côtés du Führer, pour continuer à influencer sur les événements, le second par fidélité.

A ce moment, très certainement, Goebbels ne se faisait plus d'illusions sur l'avenir du régime nazi. Le 18 au soir, il avait encore prononcé un discours particulièrement agressif ; mais il tourna sa fureur de vaincu contre son propre petit monde, celui du ministère de la Propagande, et contre ceux qui avaient « trahi ses idéaux ». Il entra dans la salle des conférences alors que les sirènes hurlaient l'alerte. On y voyait à peine : des planches obstruaient les fenêtres, l'électricité faisait défaut depuis le ma-

l'Oder et poussèrent vers l'ouest, pour aborder Berlin par ses faubourgs septentrionaux. Les « machines à coudre », biplans d'avant-guerre, semèrent des tracts pour accroître la terreur de la population. « Rokossovski est à vos portes ! », annonçaient ces tracts et tout Allemand capable de marcher se lança dans une fuite éperdue.

Au camp de prisonniers de Neubrandeburg, à 130 kilomètres au nord de Berlin, les gardiens allemands devinrent inquiets. Certains désertèrent, courant vers l'ouest, pour se rendre aux Américains ; le commandant et une douzaine d'hommes s'en rendirent à leurs prisonniers, qui les enfermèrent. D'autres entreprirent de construire des tranchées pour s'y abriter à l'arrivée des Russes ; et les prisonniers, peu désireux de mourir accidentelle-



lout ce qu'il avait pu rassembler des crédits de soldats, en avait creusé des tranchées et dressé des barrières.

Il ne pouvait faire impression sur la « barba », mais il s'agissait d'un commandant d'un trompe-l'œil. La dernière manivelle de Berlin réclama au moins 18 divisions à plein effectif : 8 sur la ligne extérieure, 10 sur la seconde. Mais, en dehors du 57 Corps blindé, il existait seulement à la date du 20 avril, quelques unités de génie, deux bataillons d'infanterie, trente bataillons du Volksturm, avec des armes et des munitions insuffisantes, plus un escadron de garçons de la jeunesse hitlérienne, soit, approximativement, 75.000 hommes ou adolescents capables de porter les armes avec quelque degré d'efficacité, contre une force soviétique évaluée à 22 divisions, soit 225.000 soldats expérimentés.

Au nord de la capitale, un nouveau groupe devait se constituer sous les ordres du général de S.S. Heinz Steiner, à l'aile gauche de la 3^e Armée blindée, très éprouvée ; mais ce groupe n'existait encore que sur le papier.

De nouveaux volontaires de la jeunesse hitlérienne, certains âgés de douze ans seulement,

Il n'avait aucun reconfort à coucher, après quinze heures de travail, dans la cave du Q.G., situé Unter den Linden, près de la Porte de Brandebourg. Il se mit donc en quête d'un meilleur site et découvrit, au voisinage, un élégant appartement abandonné par un général de la Luftwaffe.

La première nuit où il y coucha, dans des draps de soie bleue, il vint de s'endormir quand de violents coups à la porte, le réveillèrent. Tout ensommeillé, il alla ouvrir et vit devant lui un jeune lieutenant de S.S. à l'air extrêmement excité.

— Une merveilleuse nouvelle ! s'exclama-t-il. Une merveilleuse nouvelle ! Je suis venu pour vous en informer en premier.

— De quoi s'agit-il donc ? demanda Pritsch, éberlué. De la nouvelle arme secrète ?

— Une nouvelle arme secrète ? Je ne suis pas du tout en courant. Non, Arnulf, je viens de recevoir la Croix de Fer !

Le major parvint à se maîtriser et à dire :

— Très bien ! Toutes mes félicitations... Mais, maintenant, faites-moi le camp d'ici et laissez-moi dormir.

Vers ce moment, Heinrich Himmler arriva à Hohenlychen, où l'attendait un Schellenberg impatient. Le comte Bernadotte se trouvait aussi à Hohenlychen, annonça celui-ci et avait accepté de rencontrer Himmler en plein déjeuner, à 6 heures, le lendemain matin, pour parler des tractations de paix avec les Occidentaux. Profondément las, Himmler se déclara d'accord.

La course des neuf dragons

quelque chose à son aide d'camp, il y eut un affillement, puis un grondement au-dessous de leurs pieds ; le plancher se creva et s'inclina de façon dangereuse. Un obus vint d'exploser à l' hauteur du rez-de-chaussée.

— Ils essayent de riposter, dit tranquillement le général. Bien ! descendons pour sauver notre peau.

Il s'engagea dans l'escalier, suivi de l'aide de camp, et descendit jusqu'à la cave, où avait été installé le centre de transmissions. Les rapports provenant du front étaient bien les qu'il prévoyait : les unités, la bordure des faubourgs, étaient clouées au sol.

— Progression arrêtée, disait un des messages. On nous tire dessus de chaque maison, de chaque fenêtre. Appelons l'artillerie.

— Les compagnies sont bloquées, annonçait un autre. Impossible d'avancer. Feu intense de tous les côtés. Attendons les chars et les canons.

Quatorze batteries allemandes avaient été repérées, en son dans le secteur de la division, dont trois autrichiennes, deux de grosse artillerie et une de lance-fusées à six tubes.

En ce 21 avril, le général revertine se plut à constater que son corps avait approché de plus près qu'aucun autre des premiers « fronts » de Russie blanche et d'Ukraine. Il se s'étonnait pas, pas plus que de savoir que la 150^e Division du général Chatilov était en tête, avec comme ser de lance, le magnifique 756^e R.I., commandé par le colonel Zintchenko.

Le régiment avait été réorganisé après le début de l'offensive sur l'Oder, le 3^e Bataillon absorbant les survivants du 1er. Les compagnies avaient retrouvé leur effectif et reconstruit leurs organisations communistes. Le 3^e Bataillon selon le général Chatilov, était un modèle pour toute l'armée et les hommes.

ANDREW TULLY
fut l'un des
meilleurs premiers
qui pénétrèrent
dans Berlin en feu.

C'est le 27 avril
1945. Il ne se doutait
probablement pas, ce
jour-là, qu'il consa-
crerait dix-sept an-
nées de sa vie à re-
constituer les épece-
typiques journées qui
vivent la fin du
III^e Reich national-
socialiste. Son œuvre
se fonde sur les té-
moignages, patiente-
ment recherchés et
confrontés, de ceux,
grands personnages
ou humbles Berlinois
anonymes, qui furent
les acteurs du drame.
Mais comme un
roman et précis
comme un livre de
marche, son récit
nous entraîne au-
jourd'hui au cœur de
la bataille. Tandis
que tout s'effondre
autour de lui sous la
poussée des armées
soviétiques, Hitler
s'apprête à prendre
sa suprême décision :
s'ensevelir sous les
ruines de sa capitale
comme dans l'hallu-
cination finale du
« Crépuscule des
dieux ». (Voir MI-
NUTE des 31 juillet,
7 et 14 août.)

Les troupes russes convergent vers Berlin par l'est, le nord et le sud, dans un mouvement quelque peu désordonné, mais implacable. Presque accessoirement, leurs colonnes encerclent peu à peu la 9^e Armée du général Busse, condamnée par Hitler à se maintenir sur le front de l'Oder.

Le 20 avril au matin, l'O.K.W. Haut Commandement des forces armées, se trouva devant un terrible problème particulier. Zossen, à 30 kilomètres au sud de Berlin, où il était installé, se trouvait directement menacé.

L'O.K.W. disposait de ce que les documents officiels appelaient son ultime réserve, 250 fantassins lourdement armés. Il n'y avait rien d'autre à faire que d'envoyer ces hommes au sud, contre les centaines de chars russes, pour exercer sur moins une action retardatrice.

Leur histoire s'inscrivit en deux messages. L'un envoyé à 8 heures, le 20 avril :

« Une quarantaine de chars ennemis sont passés devant nous. L'attaque à 7 heures. »
L'autre arriva deux heures plus tard :

« Attaque échouée. Avena subi de lourdes pertes. Reconnaissances signalent que les chars ennemis continuent d'avancer vers le nord. »

Rien ne restait pour défendre l'O.K.W. Essayant de garder un ton ferme, le général Krebs téléphona au Führerbunker, pour demander l'autorisation d'évacuer. Elle lui fut refusée. Le chef d'état-major général insista à plusieurs reprises au cours de la matinée, sans plus de succès. Prenant sa voiture, il se rendit à Berlin pour demander personnellement à Bormann d'approuver l'évacuation. Bormann se parut même pas l'entendre.

En rentrant à Zossen, Krebs trouva le lieutenant qui avait commandé l'ultime réserve. Il ne lui restait plus que 20 hommes. Plus encore, les Russes avaient envahi Baruth, à moins de 25 kilomètres de Zossen, puis poussés jusqu'à une distance de kilomètres au sud du G.Q.G.

Krebs devint frénétique. Il décrocha le téléphone et ordonna à son aide de camp, Freytag-Loringhoven, de l'imiter. Deux heures prirent les quatre appareils restant pour adresser une demande en masse au Führerbunker. Enfin, à 13 heures, alors que le bruit des chenilles russes se faisait entendre dans le lointain, l'O.K.W. fut autorisé à se transporter à Krampnitz, près de Potsdam, au sud-ouest de Berlin.

Le départ fut précipité. Très peu d'archives furent emportées. Le coffre-fort de Krebs demeura ouvert ; personne ne prit le temps de clore le quartier général. Le grand portail resta béant. Les cartes ne furent pas enlevées des murs ; les documents jonchaient le sol. Les téléphones et les téléscripteurs, les plus perfectionnés d'Allemagne, fonctionnaient toujours. Les Russes, s'ils l'avaient

voulu, auraient pu causer avec Adolf Hitler dans son entre-sol terratin.

« C'est la

fin » dit

Goebbels

C 2 jour-là, 20 avril, un autre événement préoccupait les occupants du plus fameux trou dans la terre. C'était le cinquante-sixième anniversaire d'Adolf Hitler ! A cette occasion, la vieille garde nazie se réunit pour la dernière fois : Goebbels, Goering, Himmler, Bormann, Speer, Ribbentrop. L'amiral Dönitz vint se joindre à Keitel et à Jodl. La confiance d'Hitler demeurait inébranlable. Les Russes, dit-il à ses hôtes incrédules, allaient « subir devant Berlin la plus sanglante défaite de leur histoire ».

A la Nouvelle Cancellarie, une délégation de la jeunesse

Miérienne attendait, le cœur battant la venue d'Hitler. L'édifice avait fortement souffert des bombardements, mais une horde de domestiques avaient réussi, par des réparations hâtives, à conserver l'immense salon diplomatique. Les garçons de douze à seize ans, assis inconfortablement au bord de leur chaise, déguisaient du chocolat, apporté par des serviteurs en livrée.

Arthur Axmann, chef de la Jeunesse hitlérienne, vint prendre les garçons pour les conduire dans le jardin, où ils s'allongèrent peu après, la porte de l'abîme s'ouvrit. Adolf Hitler avança lentement vers eux. Il passa devant l'alignement, s'arrêtant, ici et là, pour pincer une oreille ou une joue rose, remerciant les enfants d'un ton paternel de ce qu'ils faisaient pour la patrie. Tous devaient recevoir des décorations, mais Hitler ne les leur épingla pas lui-même, abandonnant ce soin à un aide de camp. Puis, avec un geste d'adieu très las, il regagna son repaire.

Les dignitaires entreprirent alors d'examiner avec lui la situation. Tour à tour, ils soulignèrent

(SUITE PAGE 19.)

1er AOUT 1944

FRANCAIS 9

Un récit hallucinant des derniers jours d'Hitler (IV)

LA BATAILLE



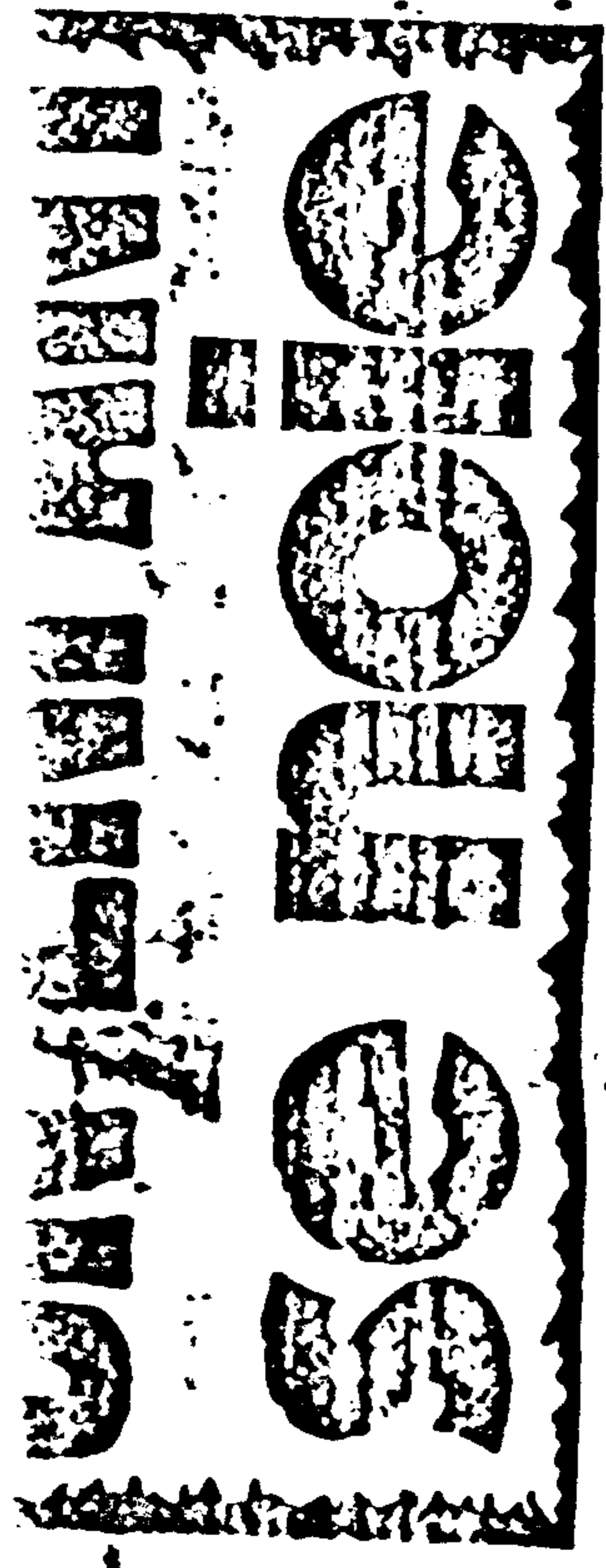
DE BERLIN

n'est pas le seul

Tous vos articles sur Lays Van...
Lays Van y a aussi à la R.T.F. un...
Marselle (6).

Marcel Ricard,
Marselle (6).

Oh là là ! Dans cette boutique, c'est...
sans la seule chose qui ne change...
jamais.



Dans un flot de paroles, naturellement !

G. B... Genève.

Le peu recommandable Marete a sa combine

J'AI le dernièrement vu...
est certain que les bénéficiaires...
des postes, voire leur dernier...
emprunt, servent à tout au...
tre chose qu'à l'amélioration...
du service ou à l'augmenta...
tion des salaires du person...
nel.

La poste française vit sur...
son prestige parce et même...
bien que le dévouement de...
ses membres n'est pour rien...
dans l'anarchie...
Un propos.

Y'AI découvert votre inur...
nal depuis. Bientôt un...
ment que le mieux faire est...
rien, depuis lors, ce qui est...
oublié une seule année...
d'en attrister la parution im...
potablement.

Il est un point auquel...
peut-être vous n'avez pas...
porté : que FISCAL et MA...
telle ont pu faire une enu...
tente ! Voici les faits dont...
je suis le complice.

Comme tous les trimestres...
je fais ma déclaration à...
P.R.S.A. et ainsi que le ré...
glement des que mon comp...
table m'en fait connaître les...
chiffres.

Donc, le 23-4, les remet...
30 % a stupéfait les usagers.

général du 1er trimestre...
1964 sont envoyés... déclara...
tion, chèque et enveloppe...
portant bien cette date (tim...
brée par machine postale, et...
donc sans aucune possibilité...
de douter).

Je viens de recevoir un...
superbe papier de couleur...
vert pâle à l'adresse de l'U.R.S...
S.A.F. me réclamant 10 %...
d'intérêts de retard, car ma...
déclaration n'a été remise...
que le 5-5. En effet, le chèque...
que me fut débité à cette...
date. Ainsi donc, cette lettre...
adressée à un organisme of...
ficiel a mis 13 jours pour...
faire environ 20 kilomètres...
et ceci me coûte une certaine...
somme que je ne puis pas...
réclamer à Marete.

Je me suis adressé à...
23, rue de la République,
Marseille.

DANS le nouveau barème...
des tarifs postaux, dont...
la hausse est une fois de...
plus la réaction du plan de...
stabilisation, il est dit que...
la taxe des objets recom...
mandés est portée de 0.70 à...
1 F.

Cette hausse exagérée de...
30 % a stupéfait les usagers.

surtout le monde commercial...
ou industriel, qui considèrent...
cette augmentation comme...
un impôt supplémentaire.

Pour donner la pilule, il y...
a cette justification qui est...
une « hématurie » : « L'Ad...
ministration espère ainsi res...
treindre l'usage abusif des...
lettres recommandées. »

On n'avait jamais vu jus...
qu'ici l'administration simi...
ler pour sa clientèle les pos...
sibilités de l'usage de la ré...
commandation.

Que se cache-t-il donc là...
derrière ? Un dédale nous l'a...
révélé : à la poste, les ob...
jets recommandés sont ma...
nipulés dans des salles où...
n'est accés que les préposés...
à ce service. Les effectifs y...
sont si réduits qu'il faudrait...
à chaque envoi un employé...
pour mener à bien la procé...
dure, l'examen et l'expédition...
de toutes les lettres et pa...
quets de plus en plus nom...
breux et d'en faire exacte...
ment le bilan journalier.

C'est donc un moyen de...
tourner, en limitant l'afflux...
des objets, d'éviter, tout au...
moins dans ce secteur, l'aug...
mentation des effectifs, la...
quelle est, on le sait, la ré...
vendication majeure du per...
sonnel et déshordé mais si...
divoné des P.T.T.

X... Rennes.

croire à une santé triomphante. Et...
l'on nous promet d'être égal à soi...
même jusqu'à la prochaine fois, et...
par-delà la mort.

Rien n'est bon dans le passé répu...
blicain, tout y était pourriture. Ils...
étaient pourtant là par la volonté du...
peuple, ces élus. Alors, quelle valeur...
peut-on donner à un référendum ?

S'il fait beau, c'est grâce à Lui,
s'il pleut, le ciel n'était pas élement.
Si l'on bazarde quelques départements...
français, c'est seulement parce qu'on...
a trouvé des interlocuteurs valables ;
tant pis si au cours des temps les...
événements attendent que ce mandat...
était pour le moins usurpé. Si le...
cours de la vie monte, c'est une erreur...
d'interprétation, puisqu'on a dit...
« non » à la hausse.

Et c'est ainsi de tout, et chacun est...
heureux. Sans doute, les trésoreries...
sont étroites ainsi que les prisons, la...
Bourse ne répond pas aux désirs, les...
voisins et principaux alliés nous...
considèrent avec inquiétude, mais on...
ne nous a jamais autant aimés et...
enviés, puisque la cour des Miracles...
défile au pied du Trône en tendant...
sa sébile.

Rien ne change en France, où, de...
tout temps, la nouvelle cour a rep...
dié l'ancienne. Mararin est sorti de...
sa tombe. Sa grande ombre domina...
trice passe dans les couloirs du palais.
Ses longs doigts transparents glissent...
sur les tapisseries et jouent avec les...
boutons du nouveau, mais, ne pouvant...
plus mentir, son souffle lugubre ré...
pète la phrase étiébre : « Il faut que...
ter tout cela... »

Mon général, c'est ça, le sens de...
l'histoire.
Champagnat.

« Si j'avais la possibilité d'écrire...
un article à, distez-vous au début...
de cette lettre. Eh bien ! voilà que...
est fait ! Et même très brillante...
ment avec une précision, une lim...
teur de son « MENTE se plait...
à reconnaître la figure d'un écri...
vain. Mais, au fait, cette signature...
de Champagnat nous a tout l'air...
d'un pseudonyme bien commode...
pour masquer un courroux proba...
blement célèbre. Tant pis... nous...
nous en contenterons ! »

ment purement l'anonymat d'un jury d'examen !

— Mais comment avez-vous donc fait pour vous procurer le nom du président du jury ? lui a demandé, faussement ingénu, le représentant de Paris-Presse.

— C'est ma femme qui s'est occupée de cela, a précisé le ministre coopérateur. Elle a téléphoné à la directrice du lycée où ma fille avait passé son examen, le lycée de Saint-Cloud, et la directrice lui a donné le nom du président du jury.

La ligne téléphonique du lycée de Saint-Cloud était-elle en dérangement, ce jour-là ? Toujours est-il qu'à en croire le même Triboulet, dans une autre déclaration — celle qu'il a faite à France-Soir — sa femme a été allée VOIR la directrice du lycée de Saint-Cloud. C'est clair, comme vous le voyez !

— La directrice a admis qu'il pouvait y avoir quelque chose d'anormal, a ajouté le ministre, elle a donné à ma femme l'adresse du président du jury.

A LA SOUPE

A vos rangs, fixe ! Voici l'ami-ral Gallieret, commissaire général aux monuments militaires.

Le poste avait été créé, discrètement, par de Gaulle, il y a trois ans, au profit du général de Larminat. Cela fit quand même un petit boum à la Chambre. Le ministre des Anciens Combattants eut beau jurer que la charge était purement honorifique, des petits curieux de la Commission des Finances constatèrent qu'il y avait comme des fuites du côté des frais de mission. L'Elysée étouffa l'affaire en puisant dans sa caisse.

A la mort de Larminat, Gallieret, qui humait la soupe, s'en fut présenter ses compliments au général, qu'il avait connu à Londres, et à Tante Yvonne, une amie de sa femme. Il accepta tout de suite de siéger comme juge à la Cour de Sécurité de l'Etat. Cette bonne volonté lui a valu sa cinquième étoile et son commissariat général.

Car il existe, que diable, ce M. Bonnot, bien que Triboulet ait voulu l'ignorer dans toutes les déclarations cafouilleuses qu'il a faites aux gazettes ! Il existe même si bien qu'il a, lui aussi, répondu au reporter de Paris-Presse exceptionnellement curieux. Une fois n'est pas coutume !

— J'ai en effet été chargé d'une mission, dit-il, et j'ai rencontré M. Chateau... Ma rencontre avec lui avait pour but de lui demander si une erreur ne s'était pas glissée dans les notes attribuées à Mlle Triboulet.

Tout devient limpide, n'est-ce pas ! Car ce que Triboulet-lambert

Attention ! Maintenant que Musoffe a lâché le membre des Rapatriés pour aller jouer à l'amateur chez le Mikado de Tokyo, les princes qui ont gouverné ne sont plus que vingt-cinq. Tous les acrobates que vous avez adressés que vous avez envoyés devant des membres du cabinet japonais, chacun d'eux n'est cité qu'une seule fois. Un abonnement de six mois à chaque gagnant est à toute personne de son choix.

pourquoi l'adresse personnelle du président du jury, demandez-vous, alors que Triboulet savait pertinemment qu'il lui suffirait de téléphoner au lycée pour le joindre ? Etait-ce pour lui envoyer ses vœux au prochain Nouvel An ? Ou, plus simplement, pour permettre une discrète démarche ?

Celle de M. Bonnot, par exemple.

Et Bonnot ?

Car il existe, que diable, ce M. Bonnot, bien que Triboulet ait voulu l'ignorer dans toutes les déclarations cafouilleuses qu'il a faites aux gazettes ! Il existe même si bien qu'il a, lui aussi, répondu au reporter de Paris-Presse exceptionnellement curieux. Une fois n'est pas coutume !

— J'ai en effet été chargé d'une mission, dit-il, et j'ai rencontré M. Chateau... Ma rencontre avec lui avait pour but de lui demander si une erreur ne s'était pas glissée dans les notes attribuées à Mlle Triboulet.

Tout devient limpide, n'est-ce pas ! Car ce que Triboulet-lambert

ment purement l'anonymat d'un jury d'examen !

— Mais comment avez-vous donc fait pour vous procurer le nom du président du jury ? lui a demandé, faussement ingénu, le représentant de Paris-Presse.

— C'est ma femme qui s'est occupée de cela, a précisé le ministre coopérateur. Elle a téléphoné à la directrice du lycée où ma fille avait passé son examen, le lycée de Saint-Cloud, et la directrice lui a donné le nom du président du jury.

La ligne téléphonique du lycée de Saint-Cloud était-elle en dérangement, ce jour-là ? Toujours est-il qu'à en croire le même Triboulet, dans une autre déclaration — celle qu'il a faite à France-Soir — sa femme a été allée VOIR la directrice du lycée de Saint-Cloud. C'est clair, comme vous le voyez !

— La directrice a admis qu'il pouvait y avoir quelque chose d'anormal, a ajouté le ministre, elle a donné à ma femme l'adresse du président du jury.

A LA SOUPE

A vos rangs, fixe ! Voici l'ami-ral Gallieret, commissaire général aux monuments militaires.

Le poste avait été créé, discrètement, par de Gaulle, il y a trois ans, au profit du général de Larminat. Cela fit quand même un petit boum à la Chambre. Le ministre des Anciens Combattants eut beau jurer que la charge était purement honorifique, des petits curieux de la Commission des Finances constatèrent qu'il y avait comme des fuites du côté des frais de mission. L'Elysée étouffa l'affaire en puisant dans sa caisse.

A la mort de Larminat, Gallieret, qui humait la soupe, s'en fut présenter ses compliments au général, qu'il avait connu à Londres, et à Tante Yvonne, une amie de sa femme. Il accepta tout de suite de siéger comme juge à la Cour de Sécurité de l'Etat. Cette bonne volonté lui a valu sa cinquième étoile et son commissariat général.

Car il existe, que diable, ce M. Bonnot, bien que Triboulet ait voulu l'ignorer dans toutes les déclarations cafouilleuses qu'il a faites aux gazettes ! Il existe même si bien qu'il a, lui aussi, répondu au reporter de Paris-Presse exceptionnellement curieux. Une fois n'est pas coutume !

— J'ai en effet été chargé d'une mission, dit-il, et j'ai rencontré M. Chateau... Ma rencontre avec lui avait pour but de lui demander si une erreur ne s'était pas glissée dans les notes attribuées à Mlle Triboulet.

Tout devient limpide, n'est-ce pas ! Car ce que Triboulet-lambert

Attention ! Maintenant que Musoffe a lâché le membre des Rapatriés pour aller jouer à l'amateur chez le Mikado de Tokyo, les princes qui ont gouverné ne sont plus que vingt-cinq. Tous les acrobates que vous avez adressés que vous avez envoyés devant des membres du cabinet japonais, chacun d'eux n'est cité qu'une seule fois. Un abonnement de six mois à chaque gagnant est à toute personne de son choix.

LE DUEL DU SIECLE
A. Carrel-E. de Girardin
par Gabriel Perreux par René de Livols

Premières nouvelles télégraphiques. La Commune.
HENRI ROCHEFORT
par Henri Mamele
de l'Académie Française

Installation de la III^e République. Le loi de 1881 consacrant la liberté de la presse. Naissance de la grande presse.
GEORGES CLEMENCEAU CHARLES MAURRAS
par Pierre Dominique

La presse française pendant la Grande Guerre.
LA PRESSE DES TRANCHEES
par le Général Weygand
de l'Académie Française

Les journaux de 1919 à 1927. L'affaire du Quotidien.
PAUL LEON DAUDRY
VAILLANT-COUTURIER par Pierre Dominique
par Gérard Walter

Fondation de L'Ami du Peuple, le procès qui en résulte.
FRANCOIS COTY GUSTAVE TERY
par Marcel Reichel
par François Brigneau

Jean Prouvost lance Paris-soir. Les hebdomadaires politiques.
JEAN PROUVOST
LEON BAILBY par André Maurois
par Jean Thouvenin de l'Académie Française

ANDRE TARDIEU, JOURNALISTE
par Horace de Carouccia

La Seconde Guerre mondiale. L'occupation allemande et la presse dans la France des deux zones, occupée et non occupée.
LA PRESSE CLANDESTINE
par Jean Albert-Suret

La défile allemande. La nouvelle presse. Organisation des messageries de presse : loi de 1947.
LA PUBLICITE ALBERT BAYET
ET LA PRESSE JOURNALISTE
par Bernard de Plas par Emile Roche.

Reconstruction de la presse de 1947 à 1954. La presse privée et les lettres d'information. La presse photographique.
XIX Essor de la presse hebdomadaire et mensuelle illustrée.
XX La presse des années 1950.

A la fin de l'ouvrage, l'index des noms cités comporte un véritable dictionnaire biographique des personnages illustres de la presse française. En suscrivant des maintenant à cette œuvre littéraire et artistique d'une valeur exceptionnelle, l'acquéreur sera assuré d'une livraison en priorité des deux volumes de L'HISTOIRE DE LA PRESSE FRANÇAISE dont la première édition sera nécessairement limitée, en même temps qu'il bénéficiera de conditions particulièrement intéressantes.

BON DE SOUSCRIPTION

A adresser, dès maintenant, à :
LES TEMPS DE LA PRESSE 27, boulevard Malesherbes, Paris-8^e
CCP. PARIS 21-109-90

NOM Prénoms

Adresse

Moyen de règlement (chèque)

Car, à en croire notre ministre, Mlle Triboulet a à même d'être été victime d'une injustice. Voyez-vous ça !

Injustice ? Ce n'est pas l'avis du jury 108, qui a confirmé, après vérification des notes et du livret scolaire de la candidate, que ses 147 points ne justifiaient pas qu'elle fût admise à l'oral de contrôle.

— L'affaire n'a pas été plus loin, a conclu Triboulet. Diable, jusqu'où aurait-il voulu qu'elle aille ? Jusqu'au général, peut-être ?

ON PEUT TOUJOURS REVER.

Si Joxe se prive de vacances pour assurer l'interim de Pompidou, ce n'est pas par bonté d'âme. Le général a promis à son Loulou de l'installer à Matignon le jour où lui-même céderait l'Elysée à son Pompon.

ment purement l'anonymat d'un jury d'examen !

— Mais comment avez-vous donc fait pour vous procurer le nom du président du jury ? lui a demandé, faussement ingénu, le représentant de Paris-Presse.

— C'est ma femme qui s'est occupée de cela, a précisé le ministre coopérateur. Elle a téléphoné à la directrice du lycée où ma fille avait passé son examen, le lycée de Saint-Cloud, et la directrice lui a donné le nom du président du jury.

La ligne téléphonique du lycée de Saint-Cloud était-elle en dérangement, ce jour-là ? Toujours est-il qu'à en croire le même Triboulet, dans une autre déclaration — celle qu'il a faite à France-Soir — sa femme a été allée VOIR la directrice du lycée de Saint-Cloud. C'est clair, comme vous le voyez !

— La directrice a admis qu'il pouvait y avoir quelque chose d'anormal, a ajouté le ministre, elle a donné à ma femme l'adresse du président du jury.

Et Bonnot ?

Car il existe, que diable, ce M. Bonnot, bien que Triboulet ait voulu l'ignorer dans toutes les déclarations cafouilleuses qu'il a faites aux gazettes ! Il existe même si bien qu'il a, lui aussi, répondu au reporter de Paris-Presse exceptionnellement curieux. Une fois n'est pas coutume !

— J'ai en effet été chargé d'une mission, dit-il, et j'ai rencontré M. Chateau... Ma rencontre avec lui avait pour but de lui demander si une erreur ne s'était pas glissée dans les notes attribuées à Mlle Triboulet.

Tout devient limpide, n'est-ce pas ! Car ce que Triboulet-lambert

Attention ! Maintenant que Musoffe a lâché le membre des Rapatriés pour aller jouer à l'amateur chez le Mikado de Tokyo, les princes qui ont gouverné ne sont plus que vingt-cinq. Tous les acrobates que vous avez adressés que vous avez envoyés devant des membres du cabinet japonais, chacun d'eux n'est cité qu'une seule fois. Un abonnement de six mois à chaque gagnant est à toute personne de son choix.

Attention ! Maintenant que Musoffe a lâché le membre des Rapatriés pour aller jouer à l'amateur chez le Mikado de Tokyo, les princes qui ont gouverné ne sont plus que vingt-cinq. Tous les acrobates que vous avez adressés que vous avez envoyés devant des membres du cabinet japonais, chacun d'eux n'est cité qu'une seule fois. Un abonnement de six mois à chaque gagnant est à toute personne de son choix.

C'EST VOUS QUI LE DITES

**C'est ça leur "effort"
pour le sport"**

UN de mes amis étudiant qui a 22 ans et lance le marteau à 50 m, passe ses vacances près de Dinard. Il voulait poursuivre son entraînement pendant les vacances. Il a donc demandé au directeur du C.R.E.P.S. (Centre Régional d'Education Physique) de Dinard l'autorisation de lancer le marteau sur les installations du stade. Fort gentiment l'autorisation lui a été accordée. Mon ami s'est donc mis en rapport avec le gardien du stade pour régler les problèmes d'horaires et de terrain. Réticences de la part du gardien qui le renvoie à la mairie de Dinard afin d'y solliciter la permission des autorités municipales.

Pas de problème, me direz-vous, la municipalité de Dinard est U.N.R., dirigée par un député-maire jeune et dynamique. Yvon Bourges, l'autorisation sera accordée sans difficultés.

Las ! L'entretien avec le secrétaire de mairie, M. Lenormand, fut plutôt bref : « Pas question ! Le terrain de camping de la ville est bientôt plein ! Nous allons donc installer les tentes et les caravanes sur le terrain de sports. Alors, vous vous rendez compte ! Un lanceur de marteau n'a pas sa place là-bas. »

C'est tout ! Comme il est tôt, mon ami fait de longs crans à travers les dunes pour se tenir en forme et fait mélancoliquement tourner son marteau dans son petit jardin... Etonnez-vous, alors, si les jeunes Français n'ont pour le sport qu'un intérêt limité. Si les jeunes sportifs français n'obtiennent que des résultats perpétuellement et encourageants ?

José Le Cain,
Dinard.

AU PIED DES SONTROÛNES LA GOUR DES MIRACLES

Si j'avais la possibilité d'écrire un article concernant le fait du siècle, en France, il semble que je m'attacherais sur le développement du culte de la personnalité. Je chercherais ses sources. Naguère, nous avions la radio qui a fait ses preuves. Grâce à elle, certains ont pu se couvrir de gloire militaire en parlant et se créer un nom que seuls des

hauts faits d'armes eussent autrefois permis. Depuis, la télévision a apporté sa pierre et jamais personne ne songerait à opposer les uns aux autres les textes pour en souligner les contradictions. Heureux celui qui parle ! un recours à la notion d'Empire, fait il y a 26 ans, ne gêne pas celui qui, depuis, a nié l'utilité de cet Empire et en a disposé de la ma-

nière que nous savons. Mais c'était, paraît-il, le désir de la Nation entière.

Si j'étais, ce qu'à Dieu ne plaise, le bénéficiaire d'un héroïsme aussi facile et que, sans rire, je pouvais jouer au chef de guerre (cela se prouva à Vercingétorix en gaulois). Je serais gêné par le succès parallèle des simples speakers de la R.T.F., et plus encore par ceux des Johnny et autres Sylvie. Ainsi donc il est prouvé que d'imposer son visage et sa voix chaque jour provoque un besoin chez le spectateur moyen et que cette humble communion est ensuite réclamée comme une drogue ; il est prouvé que l'angoisse religieuse est combattue par la possibilité de tourner un bouton qui vous livre votre idole à domicile ; il est prouvé que le peuple avide de liberté n'est heureux qu'en se prosternant devant le premier totem qu'on lui offre, sous réserve qu'il soit quotidien. Les mêmes poignées de main, et ayant le même sens, peuvent se donner sur la place publique et dans les Olympia. Je me souviens, dans les livres désuets, que les familles se voilaient la face lorsqu'un des leurs se perdait dans le monde du théâtre. Aujourd'hui, les tentes d'accès aux premières charges de la République relèvent du baladin. Grandeur, est-ce là la victoire ? Feuille de France, ce n'est pas là la grandeur.

Parce que le roi boitait, toute la cour boitait. Que se passe-t-il en notre pays où jamais il ne fut autant question de péripéties, de quartier et autres mots d'esprit qui résonnent comme un tambour crevé. On a les maîtres qu'on mérite.

Voilà maintenant qu'il déborde !

SAUTER DE GAUCHE

À DROITE

A GENEVE

Attention! Maintenant que Missoffe a lâché le ministre des Rapatriés pour aller jouer à l'ambassadeur chez le Mikado de Tokyo, les princes qui nous gouvernent ne sont plus que vingt-cinq. Tous les acrostiches que vous avez adressés désormais devront donc s'en tenir aux vingt-cinq noms des membres du cabinet Pompidou, chacun d'eux n'étant cité qu'une seule fois. Un abonnement de six mois à chaque gagnant ou à toute personne de son choix.

ment surfer l'anonymat d'un jury d'examen?

— Mais comment avez-vous donc fait pour vous procurer le nom du président du jury? lui a demandé, faussement ingénu, le représentant de Paris-Presse.

— C'est ma femme qui s'est occupée de cela, a précisée le ministre coopérateur. Elle a téléphoné à la directrice du lycée où ma fille avait passé son examen, le lycée de Saint-Cloud, et la directrice lui a donné le nom du président du jury.

La ligne téléphonique du lycée de Saint-Cloud était-elle en dérangement, ce jour-là? Toujours est-il qu'à en croire le même Triboulet, dans une autre déclaration — celle qu'il a faite à France-Soir — sa femme a été allée VOIR la directrice du lycée de Saint-Cloud. C'est clair, comme vous le voyez!

— La directrice a admis qu'il pouvait y avoir quelque chose d'anormal, a ajouté le ministre, elle a donné à ma femme l'adresse du président du jury.

Et Bonnot?

Pourquoi l'adresse personnelle du président du jury, demandez-vous, alors que Triboulet savait pertinemment qu'il lui suffirait de téléphoner au lycée pour le joindre? Etait-ce pour lui envoyer ses vœux au prochain Nouvel An? Ou, plus simplement, pour permettre une discrète démarche?

Celle de M. Beanel, par exemple.

Car il existe, que diable, ce M. Bonnot, bien que Triboulet ait voulu l'ignorer dans toutes les déclarations cafouilleuses qu'il a faites aux gazettes! Il existe même si bien qu'il a, lui aussi, répondu au reporter de Paris-Presse exceptionnellement curieux. Une fois n'est pas coutume!

— J'ai en effet été chargé d'une mission, dit-il, et j'ai rencontré M. Chateau... Ma rencontre avec lui avait pour but de lui demander si une erreur ne s'était pas glissée dans les notes attribuées à Mlle Triboulet.

Tout devient limpide, n'est-ce pas! Car ce que Triboulet-la-

ou injuste à l'égard de leur malchanceuse fille?

Jusqu'au général

Car, à en croire notre ministre, Mlle Triboulet a à même d'être été victime d'une injustice. Voyez-vous ça!

Injustices? Ce n'est pas l'avis du jury 108, qui a confirmé, après vérification des notes et du livret scolaire de la candidate, que ses 147 points ne justifiaient pas qu'elle fût admise à l'oral de contrôle.

— L'affaire n'a pas été plus loin, a conclu Triboulet. Diable, jusqu'où aurait-il voulu qu'elle aille? Jusqu'au général, peut-être?

ON PEUT TOUJOURS REVER.

Si Joxe se prive de vacances pour assurer l'intérim de Pompidou, ce n'est pas par bonté d'âme. Le général a promis à son Loulou de l'installer à Mailignon le jour où lui-même céderait l'Elysée à son Pompidou.

A LA SOUPE

A vos rangs, fixe! Voici l'amiral Galleret, commissaire général aux monuments militaires.

Le poste avait été créé, discrètement, par de Gaulle, il y a trois ans, au profit du général de Larminat. Cela fit quand même un petit boum à la Chambre. Le ministre des Anciens Combattants eut beau jurer que la charge était purement honorifique, des petits curieux de la Commission des Finances constatèrent qu'il y avait comme des suites du côté des frais de mission. L'Elysée étouffa l'affaire en puisant dans sa caisse.

À la mort de Larminat, Galleret, qui humait la soupe, s'en fut présenter ses compliments au général, qu'il avait connu à Londres, et à Tante Yvonne, une amie de sa femme. Il accepta tout de suite de siéger comme juge à la Cour de Sûreté de l'Etat. Cette bonne volonté lui a valu sa cinquième étoile et son commissariat général.

- EMILE DE GIRARDIN LE DUEL DU SIECLE par Gabriel Perreux par René de Livols
- Premières nouvelles télégraphiques. La Commune. HENRI ROCHEFORT par Henri Mameis par Alain Decaux de l'Académie Française
- XI Instauration de la III^e République. La loi de 1881 consacrant la liberté de la presse. Naissance de la grande presse. GEORGES CLEMENCEAU CHARLES MAURRAS par Pierre Dominique par le duc de Lévis-Mirepoix de l'Académie Française
- XII La presse française pendant la Grande Guerre. LA PRESSE DES TRANCHEES par le Général Weygand de l'Académie Française
- XIII Les journaux de 1919 à 1927. L'affaire du Quotidien. PAUL VAILLANT-COUTURIER par Pierre Dominique par Gérard Walter
- XIV Fondation de L'Ami du Peuple, le procès qui en résulte. FRANCOIS COTY GUSTAVE TERY par Marcel Reichel par François Brigneau
- XV Jean Prouvoat lance Paris-soir. Les hebdomadaires politiques. LEON BAILBY JEAN PROUVOST par Jean Thouvenin par André Maurois de l'Académie Française
- ANDRE TARDIEU, JOURNALISTE par Horace de Carboucia
- XVI La Seconde Guerre mondiale. L'occupation allemande et la presse dans la France des deux zones, occupée et non occupée. LA PRESSE CLANDESTINE par Jean Albert-Sorel
- XVII La défaite allemande. La nouvelle presse. Organisation des messageries de presse: loi de 1947. LA PUBLICITE ALBERT BAYET ET LA PRESSE JOURNALISTE par Bernard de Plas par Emille Roche.
- XVIII Reconstruction de la presse de 1947 à 1956. La presse privée et les lettres d'information. La presse photographique.
- XIX Essor de la presse hebdomadaire et mensuelle illustrée.
- XX La presse des années 1960.

À la fin de l'ouvrage, l'index des noms cités comporte un véritable dictionnaire biographique des personnages illustres de la presse française. En souscrivant des maintenant à cette œuvre littéraire et artistique d'une valeur exceptionnelle, l'acquéreur sera assuré d'une livraison en priorité des deux volumes de L'HISTOIRE DE LA PRESSE FRANÇAISE dont la première édition sera nécessairement limitée, en même temps qu'il bénéficiera de conditions particulièrement intéressantes.



BON DE SOUSCRIPTION

A adresser, dès maintenant, à:
LES TEMPS DE LA PRESSE 27, boulevard Malesherbes, Paris-8
C.C.P. PARIS 21-109-90

NOM Prénoms

Adresse

Moyen de règlement choisi

21 AOUT 1964

SECRETS
D'ETAT

Triboulet

Quelle sa

boulette

ENFONCE, le Triboulet ! Il ergote, il pafauge, il bouffonne. Mais il avoue !
Monsieur le ministre de la Coopération est bel et bien intervenu auprès du jury qui avait recalé sa fille à l'écrit du bac de philo. Et les examinateurs, insensibles, ont aussi recalé papa. Voilà !

LE JEU DU CABINET

TOUJOURS bravo ! Voici les deux acrostiches pompidoliens sélectionnés cette semaine.

GrandVal
Giscard
Marcellin
de BroGile
Triboulet
JaCquinet
MazIol
Boullin
JacQuet

Le président de la Société des agrégés confirme qu'il a reçu du président du jury 108 un rapport sur cette affaire. Ce même et accablant rapport que MINUTE a publié la semaine dernière et que notre bouffon fait semblant d'ignorer.

— Ouh, j'ai effectivement téléphoné à M. Chateau, le président du jury, a reconnu Triboulet qui, sous tout autre régime, aurait eu l'élémentaire pudeur de démissionner le soir même. Mais c'était uniquement pour lui demander s'il n'y avait pas eu d'erreur sur le cas de ma fille.

" C'est ma femme "

C'est qu'il ne s'est pas borné à téléphoner au président du jury mais qu'il lui a également dépeché un interlocuteur.

Et un interlocuteur valable, s'il vous plaît ! M. Bonnot est un haut fonctionnaire de l'Education nationale, détaché au ministère de la Coopération ! Un homme du bâtiment !

Ce qui n'a pas empêché le Triboulet, de plus en plus empétre, de déclarer au journal Le Monde :

— Je trouve déplorable que l'intervention que j'ai faite en tant que simple père de famille soit aujourd'hui exploitée à des fins politiques.

Vous en connaissez beaucoup, vous, des « simples pères de famille » ?

• • • • •

Pour la trentième fois
TROIS SIECLES D'HISTOIRE DE LA PRESSE
DANS UN MAGNIQUE OUVRAGE DE LOUXE

RENE DE LIVOIS

HISTOIRE DE LA PRESSE FRANCAISE

ILLUSTREE EN DEUX VOLUMES

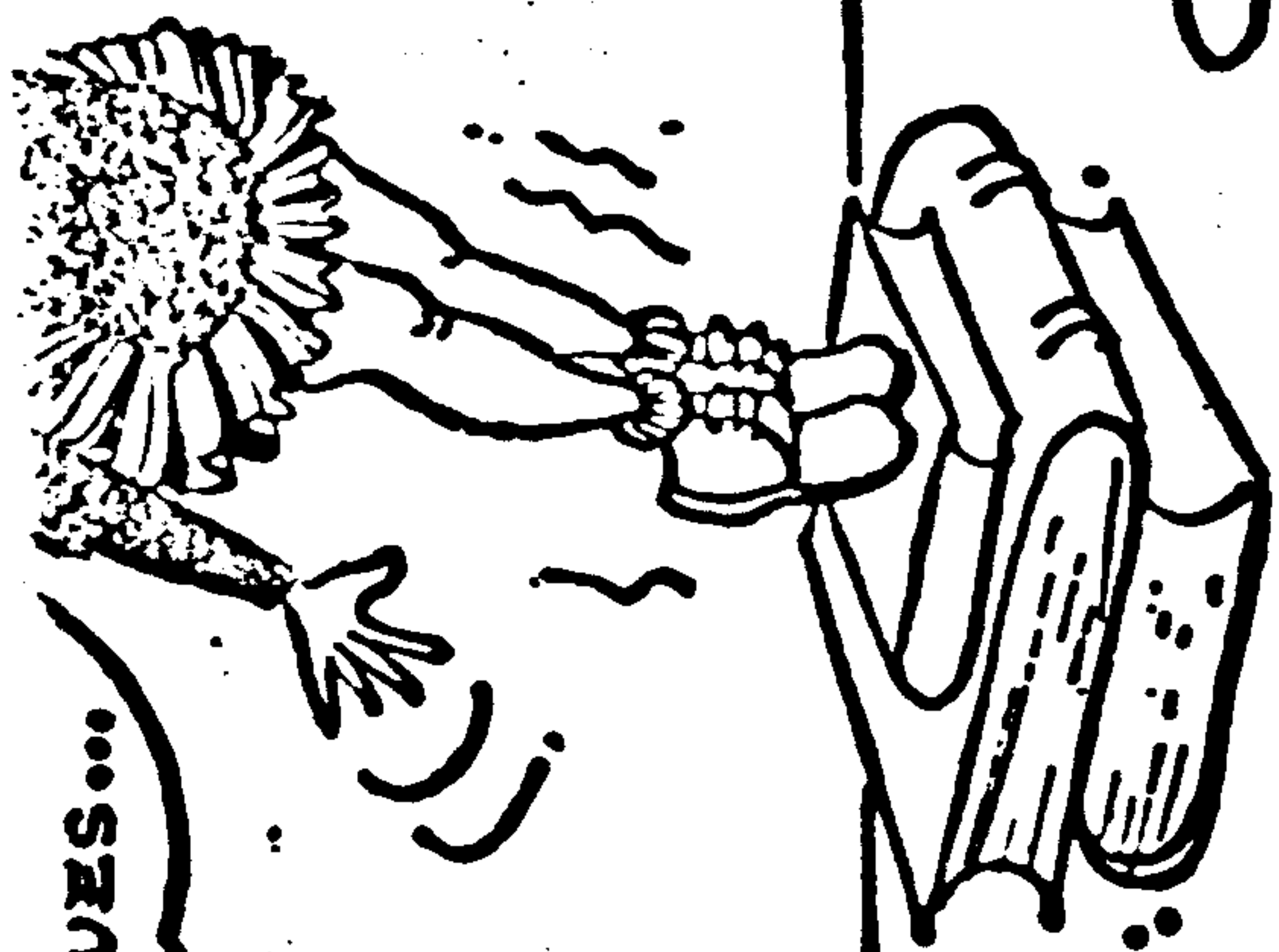
Avec vingt-quatre communications spécialement rédigées par les personnalités les plus qualifiées et les plus réputées de la littérature historique et politique moderne.

UNIQUEMENT COMPOSE EN FRANCE

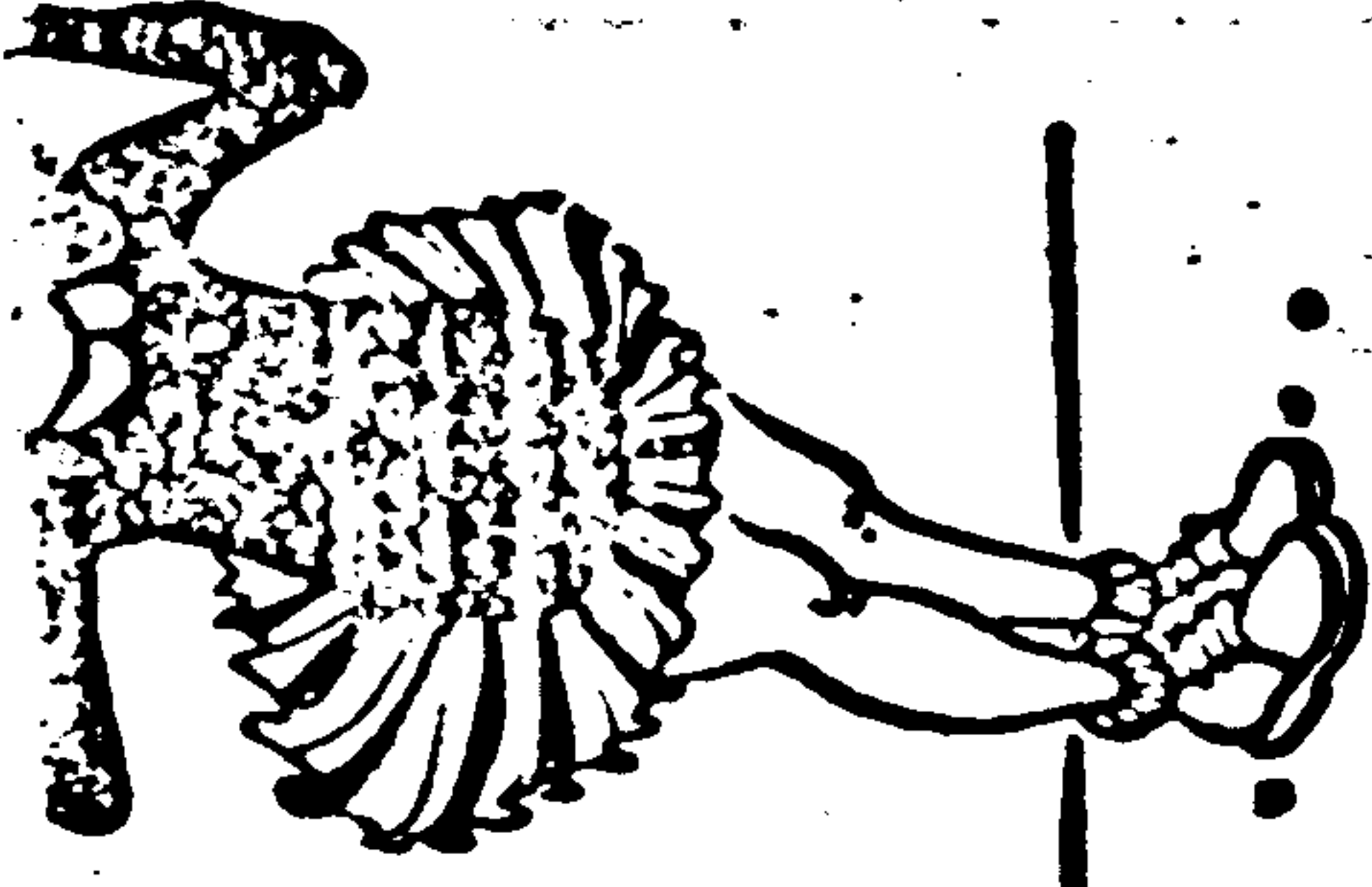
- I Les origines de la presse dans le monde jusqu'au XVI^e s.
Th. Renaudot créa la Gazette, premier journal français
THEOPHRASTE RENAUDOT
par Gabriel Perreux
- II Les « nouvelles à la main » du XVIII^e siècle.
Les journaux à la veille de la Révolution.
L'émancipation de la presse de 1789 à 1792.
RIVAROL
par François Brigneau par Jean Albert-Sorel
- III La presse française pendant la Terreur et sous le Directoire.
MARAT
par Gérard Walter MALLETT DU PAN
- IV Les journaux sous le Consulat et l'Empire. La censure.
NAPOLEON ET LA PRESSE
par le Commandant Henri Lachouque
- V L'essor de la presse sous la Restauration et sous Louis-Philippe.
CHARLES HAYAS

• • • • •

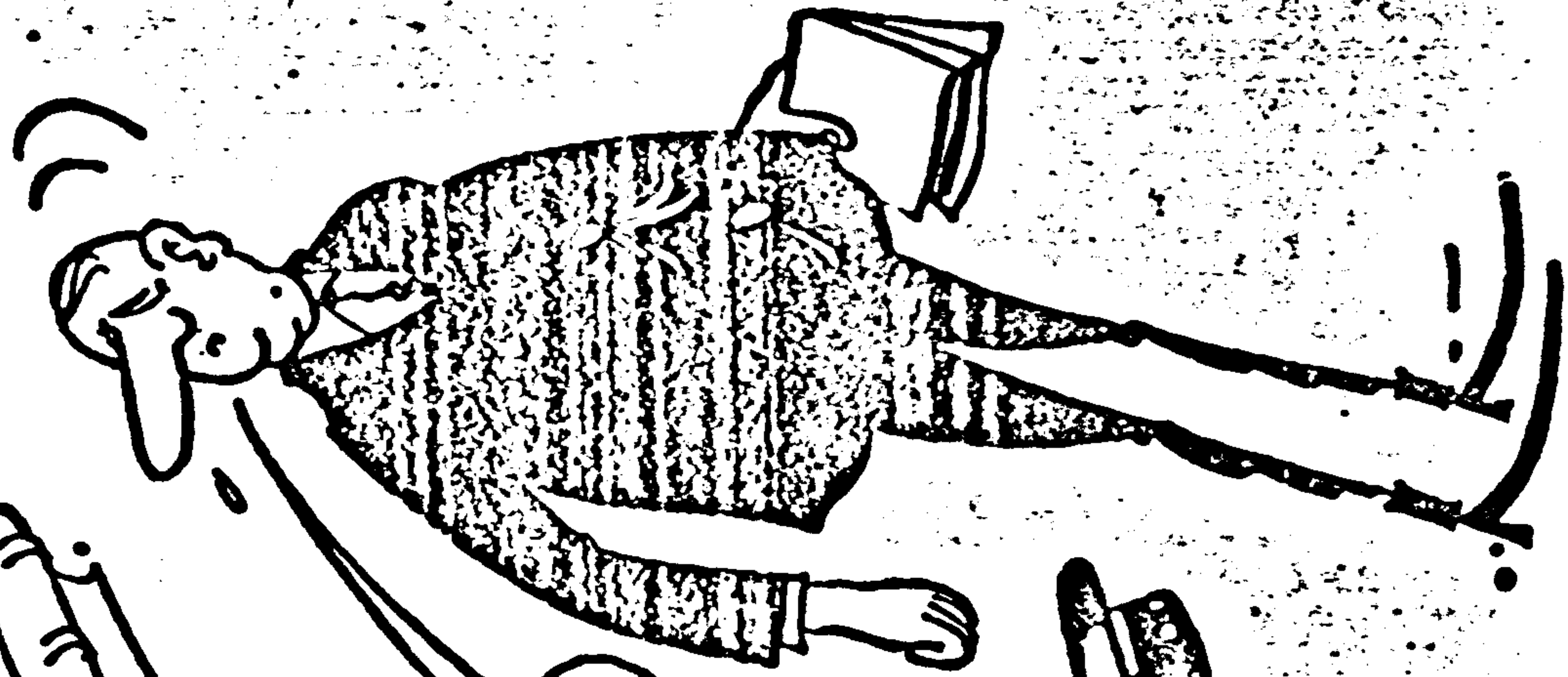
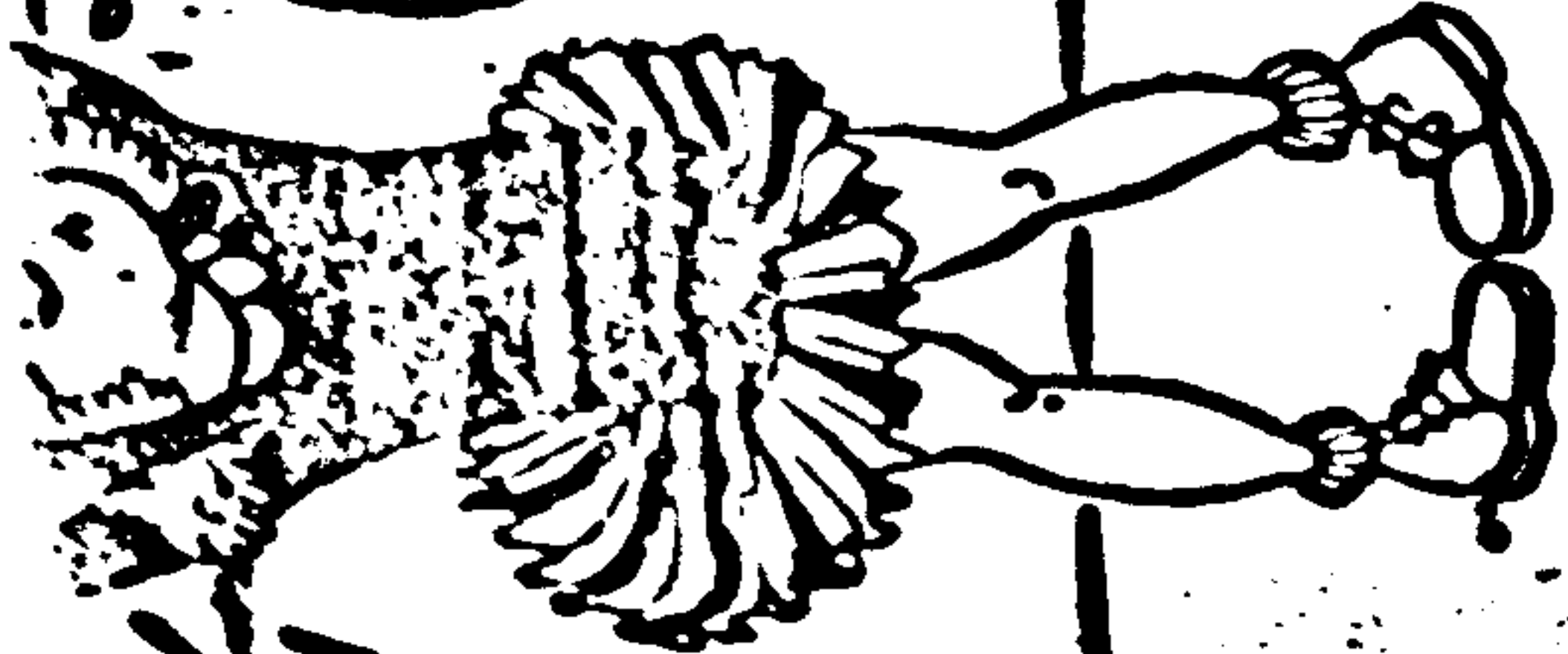
DEMANDE SI
J'ARRIVERAI
JAMAIS...



QUES...

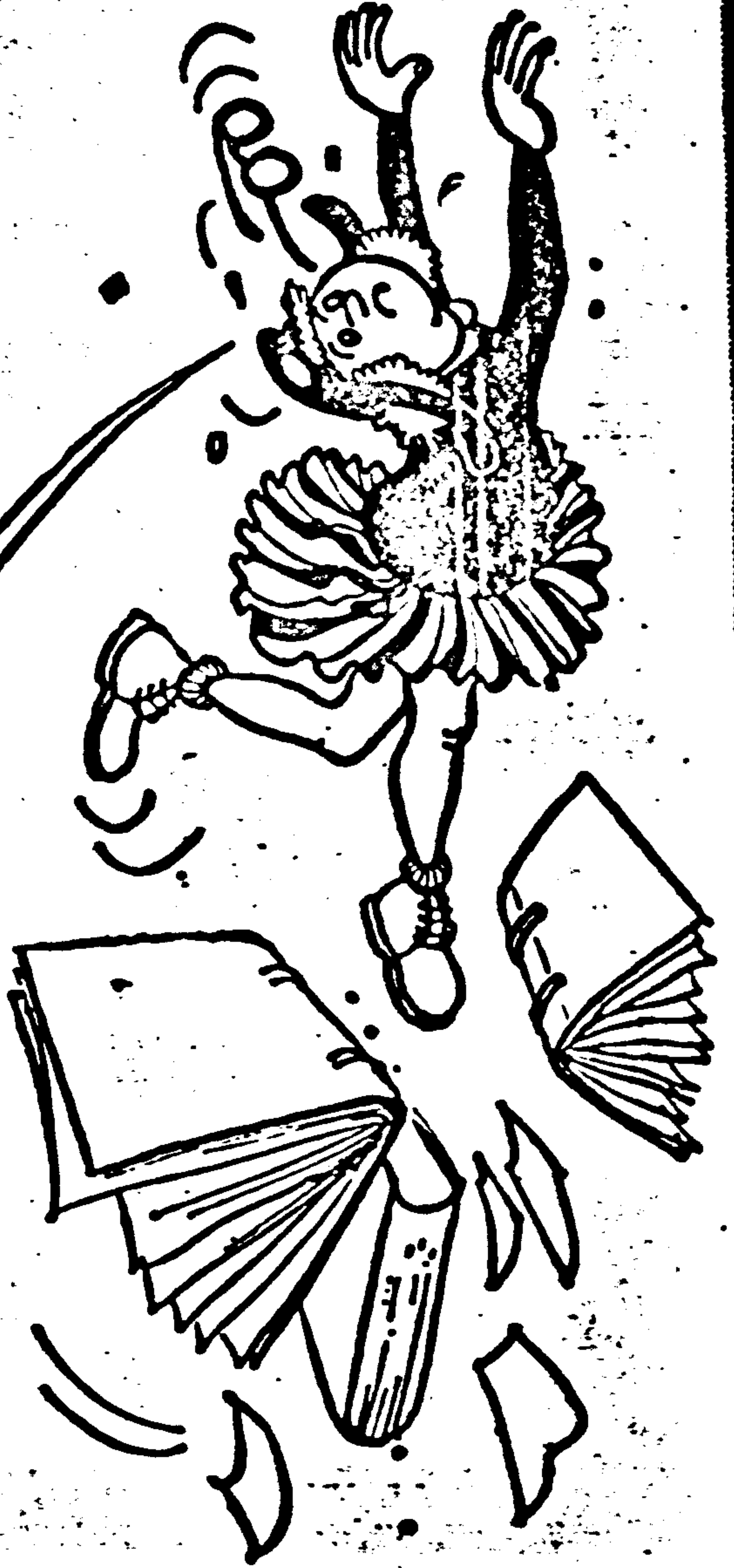


...TON
ÉLOQUENCE...



... LA STABILITÉ...?

... À ME FAIRE
MAINTENANT À CE
QUE TU APPELLES...

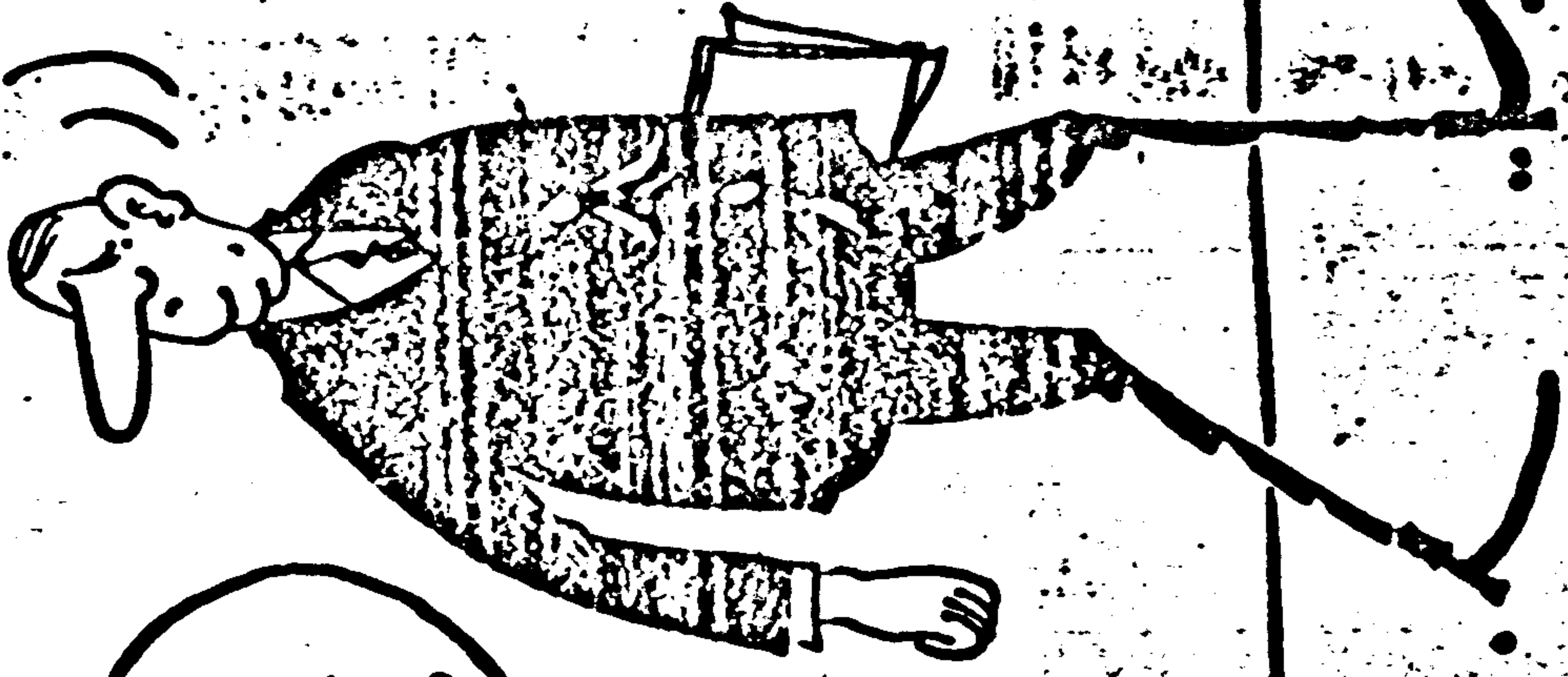


21 AOUT 1964

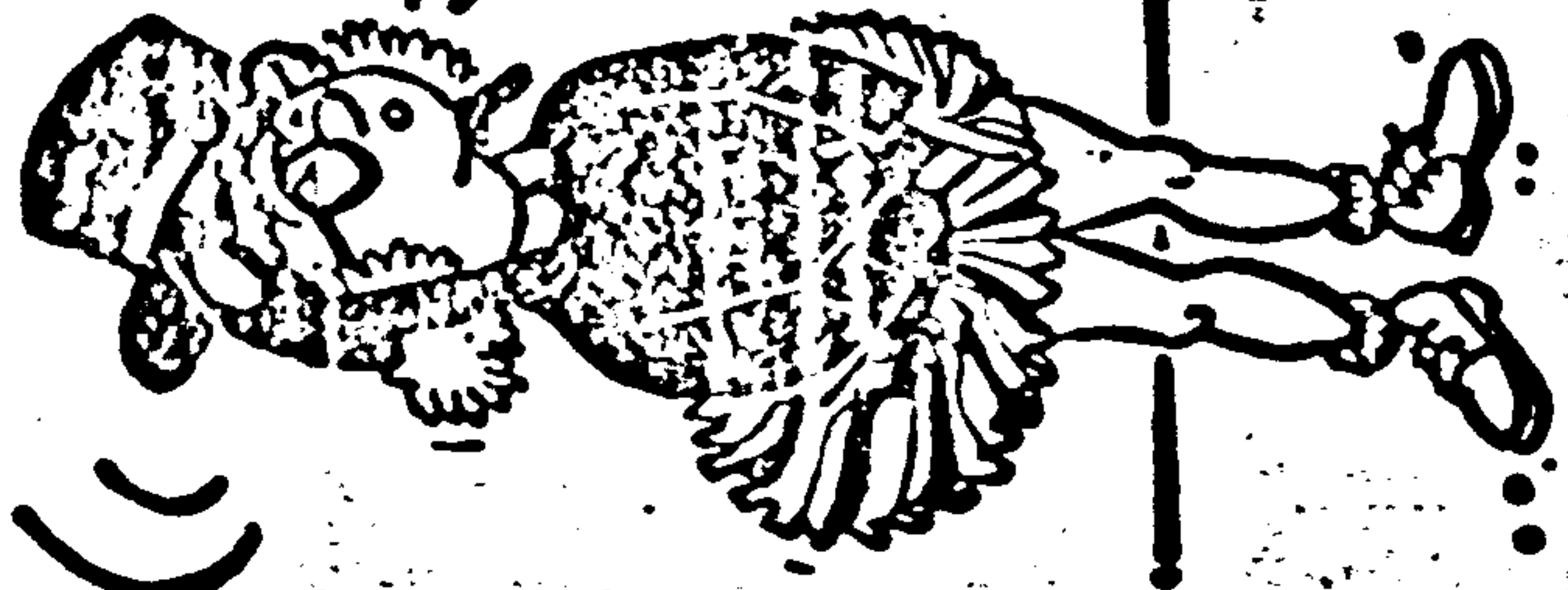
UNE PAGE POUR RIEN

UN AN DE STABLE MOUVANT

TRÉPITE



JE ME
SUIS DÉJÀ DONNÉ
TELEMENT DE MAL
POUR M'HABITUER...



... À TON,
PRESTIGE ...



... OU TA
CONCEPTION

... TES

ouvré bureaucratique mentant les diverses personnalités appartenant à la majorité gouvernementale.

L'entreprise est ambitieuse : on ne compte pas moins de 3.000 privilégiés qui se bousculent déjà au portillon pour avoir leur nom inscrit au tableau d'honneur ! Mais à cœur vaillants, rien d'impossible.

L'O.F.E.R.S.O.P., organisme de relations sociales et publiques (sic), a accepté d'assumer le gros œuvre. Son directeur, Claude Nataf, est originaire de Tunisie. Son chef de publicité est un Marseillais nommé Berda, à moins que ce ne soit Moretti, ou encore Lavasser. Quant au préposé à la signature de la correspondance, c'est le Bosmelet, ci-devant nommé.

La carrière

Les inconditionnels jugés dignes de figurer au palmarès devront non seulement répondre aux questions rituelles et indi-

Bourbon, la petite école de la brigade des et incongru du Conseil économique et social.

Les rigolos

Viendra ensuite la piétaille des conseillers généraux et des maires orientés dans le sens de l'Histoire. Ils seront suivis par la smala des compagnons de l'appareil administratif U.N.R.-U.D.T. Enfin, en serre-file, on trouvera la cohorte des rigolos de l'Association pour la Cinquième République, de l'Association pour le Soutien de l'Action du général de Gaulle et du Front pour le Progrès, sortis pour une fois de leur obscurité.

Prix de souscription pour cet inestimable répertoire de la gabelle : 35 francs. Prix de vente : 50 francs.

Pour un livre de chevet, c'est tout de même un peu cher. Mais pour un brevet de civisme, c'est donné !

des de la... des Forces Françaises Libres donnait son gala annuel. Un beau succès on vous le jure. L'assistance n'a jamais dépassé trente personnes, dont dix officiels, alors que toutes les boîtes de la Côte regorgèrent de monde jusqu'à l'aube.

Le président de la section, un certain Delsoil, en était franchement désolé. Il est vrai qu'il est également connu comme trésorier de la section U. N. R. de l'endroit. Il y a des gens qui n'aiment pas les mélanges.

SÉRIE NOIRE

DECIDEMENT, la Crimée ne paie pas ! En juillet, Maurice Thorez mourait d'une embolie alors qu'il naviguait en Mer Noire, en route pour Yalta. Palmiro Togliatti, le secrétaire général du P.C. italien, a eu la malencontreuse idée d'aller, lui aussi, y passer ses vacances ; vous connaissez la suite.

Le pire, c'est que, selon les augures qui travaillent du zodiaque,

— C'est la loi des séries, disent ces magés de la guilme. Voyez le Président Segni, il est né en 1891 ! Et Mao Tse-toung, que certaines rumeurs donnent comme très malade, il a vu le jour en 1893.

On comprend l'impatience de notre Guide de voir arriver le mois de septembre. C'est qu'il est né en 1890, lui !

PATATI

PEYREFITTE a beau avoir le goût de la plaisanterie, il est resté col l'autre jour, en franchissant les grilles du ministère de l'Intérieur.

Il venait de quitter l'Elysée et allait informer les journalistes des décisions du Conseil des ministres. Et là, sur le trottoir, il s'est heurté brusquement au cinéaste Jacques Tati, qui observait le secteur.

M. Hulot préparerait-il un film sur les ministrallons de la Cinquième ?

Une spécialisation unique en Europe

— Comparaison immédiate de 40 ensembles — Deux ingénieurs-conseils et trois techniciens à votre service —

Commandez maintenant votre chaîne haute fidélité
vous obtiendrez des conditions meilleures encore...

Discophile Club de Franco PARIS-CANNES-NEW YORK

6 et 13, rue Monsieur le Prince, PARIS-6 - DAN. 88-53

— Catalogue gratuit : 35 exemplaires de composition de chaînes de 1.000 à 10.000 fr. — Les prix les plus bas de Franco — Crédit —

21 AOUT 1964

SECRETS
DE
L'AVANT

MAQUETTE

Ce sera le Bottin de la gomme

ALLONS, vite, un beau geste ! Le « Bottin de la Cinquième » n'attend plus que votre souscription pour démarrer ! Il s'agit de cet annuaire des godillots, dont « Minute » vous a déjà touché un mot. Sa réalisation s'imposait, c'est évident. Les membres de la Légion d'honneur n'ont-ils pas leur propre annuaire : « Le Ruban rouge » ? Alors ?...

**MISSOFFE
L'AVAIT
PROMIS**

TOUJOURS à réclamer ces rapatriés d'Algérie ! A crier à tort et à travers parce qu'ils ne perçoivent pas leurs retraites ! Le belle affaire !

Certains ont même poussé le brio de s'en aller se balader

Alors, c'est une bien belle idée que ce « Livre d'or de la majorité », comme l'appellent ses promoteurs en toute modestie. On la doit à un certain Pierre de Boemelet, membre du Conseil national de l'U.N.R.-U.D.T.

La chance de ce féal obscur est d'avoir su intéresser à son projet le sénateur Baumelet, qui règle ordinairement les questions d'intendance au parti des godillots. On dit même que Jacques-la-Moustache en a crié de joie !

Au portillon

Toujours est-il que son ad-

quer leur « fonction gaulliste » actuelle, mais ils devront également donner des explications sur leur « carrière gaulliste ». Diabla, voilà qui ne va pas faire plaisir aux gilets-rayés qui ont des antécédents plutôt sinueux !

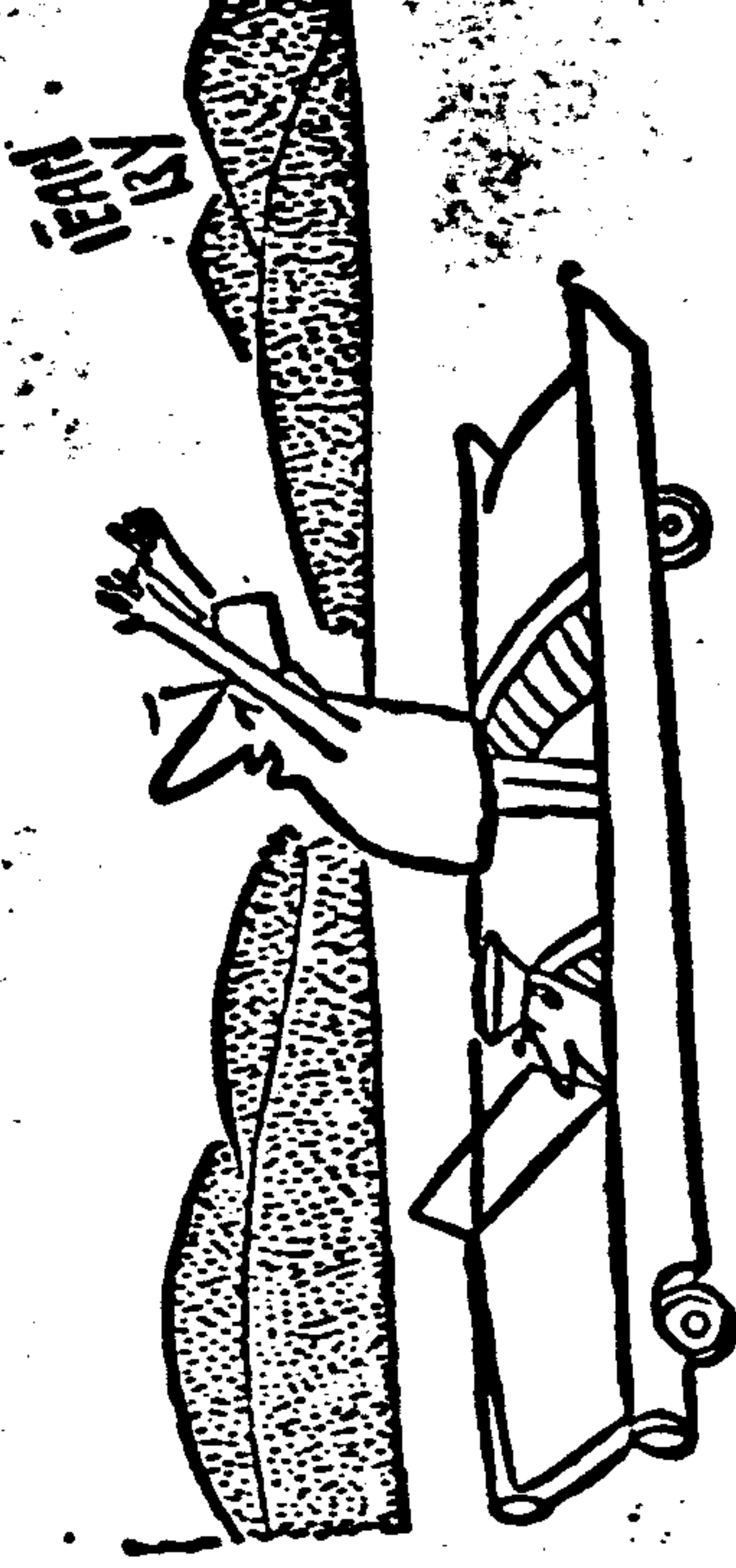
Imaginez un peu les tortures de Girard, Monden ou Chamalet, pantoufles du soutien indépendant, quand ils vont remplir leur notice !

Bien entendu, la conception de l'ouvrage obéira à une hiérarchie rigoureuse. Ces messieurs de la famille connaissent les usages !

On commencera par la présidence de la République, la pré-

**Le général
et la cigogne**
Cet oiseau si fertile en enfants - et qui ne dort pas - a été nommé président par le général de Gaulle en 1958.
C'est plus joli et moins ennuyeux que le général de Gaulle en 1958.

Les journaux.



DEJ
COP

... pas... Au mo-
... de la rue, toutes les navie
... rouges en fige-

VEXÉ

Le torchon brûle entre l'Infor-
... et la rue de Rivoli.
Les deux Gandins qui occupent
... Peyrefitte et Gie-
... ont oublié qu'ils
... les deux de la rue
... (l'Ecole Natio-
... Administration), pour une
... de télévision.

L'un bien entendu notre Pull-
... apparaît sur les
... pour faire une mi-
... sur les résultats de
... L'autre ne voulait pas
... de ce numéro
... en plein mois d'août.
... contacté téléphonique-
... à Saint-Tropez par Peyre-
... rendu son arbitrage au
... de Giscard. Pas de
... pendant les

De coup, Giscard, vexé, a fait
... il réserverait
... aux postes de ra-
... .

OUBLIÉ

Le Guillaume, ça n'existe
... Ce n'est qu'une pa-
... de la vie politique dans
... Il n'a pas de racine pro-
... et il n'y a pas de néo-gaul-
... .
Qui parle ainsi ? Defferre ?
Thier-Vignancourt ?

Vous n'y êtes pas. C'est Bidault
... de son refuge brésilien, à
... au cœur de l'Etat de
... vient de confier à
... L'Esprit public à
... sur la suc-
... .

Si le cher petit homme a
... le vingtième anniversaire
... de la Libération de Paris pour
... méchante rumeur, ce n'est
... pas le fait du hasard.
A-t-on idée aussi d'avoir oublié
... une carte d'invitation
... du C.N.R. !

Au cas où vous vous fe-
... du souci pour le
... Cheobani, ce co-
... embastillé par
... Ben Bella, remettez vite vos
... C'est
... C'est don-
... de l'opposition
... à Paris,
... et Genève.

A les croire, la stupéfiante
... du Dé-
... de Bou-Saada, dans
... dernier.
... de l'armée
... que le
... d'une savante
... par Nou-
... grise du
... de l'ar-
... .

Chaabani, l'ancien chef de la
... du Sahara, ce-
... en 1962, ouvrit
... à Ben Bella,
... .

Rébellion-bidon

Ce petit chef-d'œuvre d'e In-
... à l'imagination
... Moussaoui, qui est
... de l'Inté-
... certain Corse fut
... à Frey.

— Frère, déclare-t-il à Bou-
... de mal der-
... de la rébellion
... Ne prends pas Ait Ab-
... le plutôt de
... Que penserais-tu,
... d'une rébellion-
... ?

Ainsi aurait été lancée, début
... la fausse dissidence de
... avec le bluff énorme
... hommes entrai-
... Ben Bella
... à sévir la tra-
... son pathétique
... le
... Méchariot en
... inconni-
... populaire,
... la preuve !

Ait Ahmed, tel un bleu, se
... à ce ciné-
... Il se serait
... d'offrir
... aux
... après
... leur chef
... ouvert
... l'arr-
... d'une cin-
... de ses fidèles, ven-
... par les traitres
... Chaabani.

Incrovable ? Les frères venus
... à Paris assu-
... bien incapa-
... la trace du
... dans les
... Il faudrait
... d'une
... ajoutent
... que
... son temps
... et les esle-
... de son épouse.

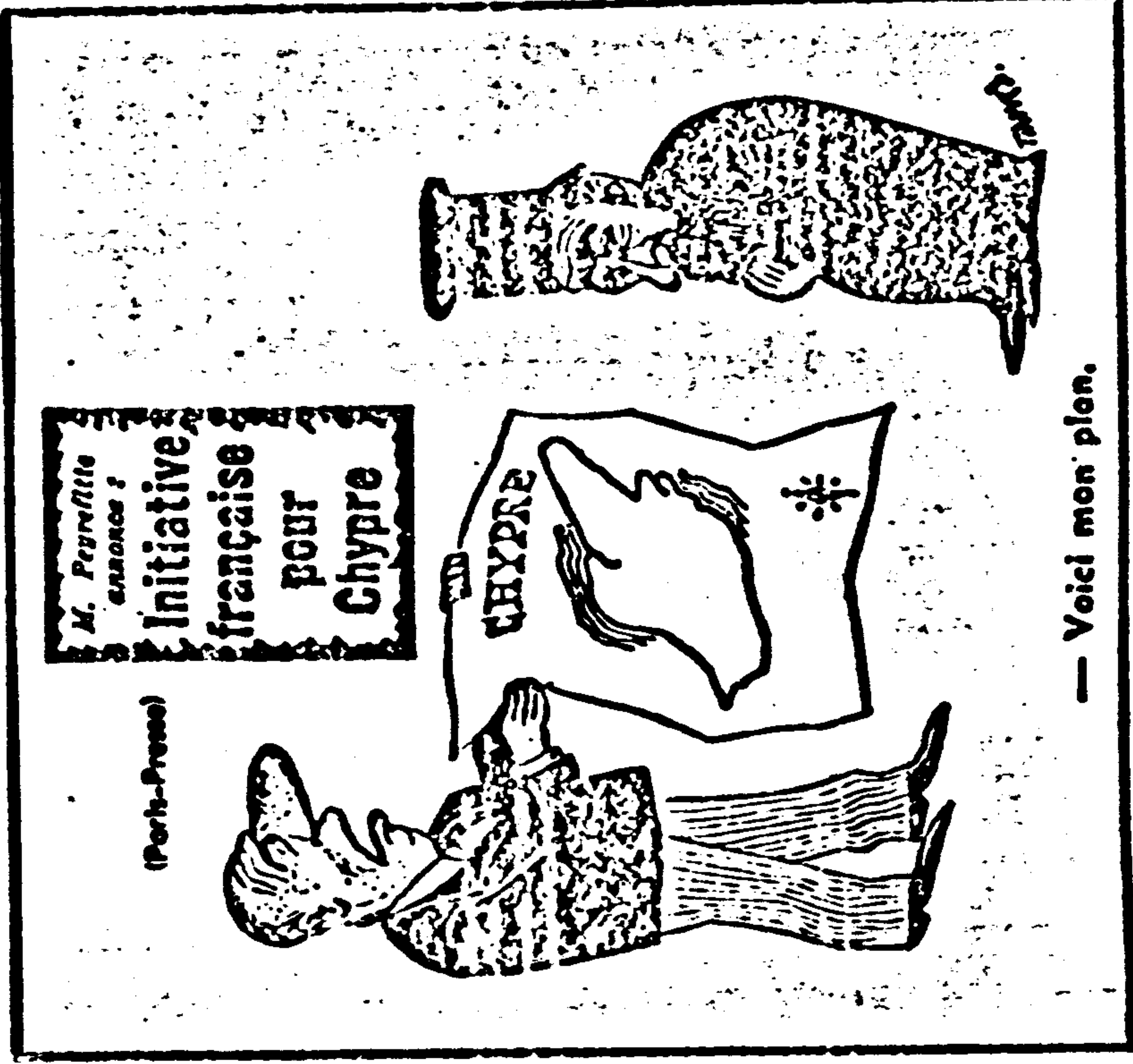
Après tout, c'est bien cela le
... du guerrier !

IL VOIT LOLO

Il voit l'avenir avec la longue
... ce cher
... de Deau-
... qu'il vient de
... son inten-
... député du
... législa-
... ?

Le comte est un homme si na-
... que l'actuel
... fabricant de
... bon teint,
... à lui céder sa
... .

Voilà donc notre Ormano plus
... dans le tour-
... des réceptions, des recep-
... Bref, faisant
... à la ronde.
Noblesse oblige !



(Perh-Presse)

— Voici mon plan.

... dans une mump-
... des Hauts
... du Bel-
... Saint-Kaphaël.

Evidemment, ils ne se corrien-
... ce belvédère
... de la Méditer-
... ils commen-
... chez eux une
... assisté-
... ben-bel-
... en les
... les ré-
... .

Joli randam

Ce fut justement le grain qui
... De-
... déjà, des
... fédérale
... de Pan-
... Dor-
... ils allèrent
... au minis-
... Affaires étran-
... ne bénéfi-
... di-
... dans tou-
... vol-
... usages !

Bon gré, mal gré, Rostefilka
... Le ré-
... attendre ;
... les récep-
... de l'Est se
... d'invitation...
... de Chine
... !

Vous imaginez les trames de
... de la colère
... de Pékin.
... de Krouchev
... comme d'un
... le torchon
... pas suffisam-
... on expédia
... Libricht
... des
... .

Quant aux zélés fonctionnaires
... étran-
... pour
... de
... une joie
... que signi-
... Une
... aux secrets
... , surtout.

Par Allah ! Il faut savoir s'ar-
... On n'escalade pas
... la Muraille de Chine sans in-
... !

B.B. se fait PUNCCER

ICI que Ben Bella ait de sérieux ennuis avec Meo, il n'y a qu'une babouche petite pointure. Et par le faute de ses fonctionnaires, encore ! Ceux sont eux qui viennent de le prendre la main dans le sac de semoule. Sans le faire exprès, bien sûr.

ENTRÉE DE SERVICE

Plus tard dans les annes de la Marine française, une revue de Toulon, c'est sûr !
Sauf que pour l'embarquement sur un navire de guerre, le commandant est, par tradition, accompagné de ses officiers, commandants, c'est l'entrée de service pour les hommes de l'équipage et de la marine. Or, c'est par bêtise que le commandant de la "Comète" s'est fait un malin de vouloir accueillir le Guide

A l'origine du micmac, il y a cette fameuse ambassade de la République démocratique allemande à Alger. B.B. l'avait promise aux Allemands de l'Est, à l'époque où il s'était résolument engagé sur la voie de la révolution socialiste.

Jusqu'au jour où les représentants du Gouvernement de Bonn, qui savent faire comprendre tout le prix de leur présence, protestèrent violemment. Depuis, le Grand Frère retarde l'échéance en tirant autant qu'il le peut sur la queue du bourricot !

Ce fâcheux contretemps n'a pas empêché de nombreux Germains de Pankow de débarquer à Alger tout vibrants d'espoir. A défaut d'une ambassade officielle avec plaque de marbre et de

Le général a reçu les
vivaits de la France en vacances

(Les journaux)



LE "LION DU DESERT"
SERAIT IL MAJESTUEUX

ANDORE EUT DU ALON

IVANTS, à la bonne
ôtre! Mais attention!
es au-delà de l'heure
de fermeture des dé-
il en coûte trop cher.
ients du « Café des
tes », à Valras-Ploges,
nt petit coin de l'Hé-
ous préviennent genti-

ce nuit, ils dégustaient
t alcool, bien tranquille.
rofitant de la fraîcheur,
vers une heure et de-
capitaine Guillaume,
dans les gendarmes de
vint à passer. Pour
s'il était fagrant : le
vait être condamné à
nde pour vente de bols-
s une heure du matin.
nt notre faute si l'éta-
nt n'a pas fermé à
cra un « titi » vacan-
propose que l'on se co-
r payer. A combien
retirance ?
anciens francs, ré-
gendarme.
ement du vacancier,
d'un sifflement al-

dem! On voit que de
besoin d'argent, laisse-
er, machement indi-

en prix. Le pendore se
ra sous le coup d'un
sommé de déclinier
les lieux. On l'enten-
admettait pour établir
verbal d'offense au
Lui!
L'arrêté; il y a
pendore qui veut du

Je ne partirai d'ici que les
pieds devant!

Son obsession

Mais une image l'obsède : celle
d'un président de la République
diminué qui n'arriverait plus à
assumer sa tâche. Il lui faut
pourtant choisir! Et vite.

D'où l'idée d'un nouveau plan
de sauvetage pour assurer l'ave-
nir SANS RIEN L'ISSER AU
HASARD. Un plan qui risque de
boussuler quelque peu le calen-
drier politique établi dans l'eu-
phorie d'avant la reculte.

Dommage! C'était un vrai feu
d'artifice, ce calendrier des
grandes manœuvres élyséennes.
Rien n'y manquait. Au début de
1965, on aurait proclamé le suc-
cès complet et définitif du suc-
cès de stabilisation, en étouffant les
ricanements et les quolibets sous
le tintamarre de l'O.R.T.F. et de
la grande presse féale. Aussitôt
après, on lâchait tout : le crédit,
les subventions, les prix agrico-
les, les prix industriels, les trai-
tements, les salaires, pour faire
passer sur l'Hexagone un grand
souffle d'euphorie. Et éviter du
même coup un échec trop cui-
sant aux élections municipales
de mars.

Dans ce climat de « prospé-
rité » retrouvée, un procédé au
renouvellement d'un tiers des
sièges du Sénat, à la fin sep-
tembre, comme prévu. On pou-
sait vers le feuillet présidentiel
de cette honorable Assemblée
Edgar Faure ou Joréau-Maratou,
dit « Zozo Marisé », tout en
avertissant aimablement les sé-
nateurs de l'importance de leur
choix : s'ils conservaient Manner-
villers à leur tête, ils se condam-
neraient eux-mêmes à une pro-
chaine disparition.

Dissoudre la Chambre

En décembre 1965, au terme
du septennat, c'était l'apothéose :
de Gaulle réélu faisait un nouvel
accroc à la Constitution par un
référendum sur la vice-présiden-
ce, donnée en apanage au Pre-
mier ministre — Pompidou ou
le favori du moment.

— Je me fais vieux, aurait
expliqué le Guide aux Français.

Six mois pour faire la V^e Ré-
c'est peu. Et il y a de grandes
chances pour que le général uti-
lise ses dernières forces à mettre
les bouchées doubles.

S'il veut prolonger le régime,
il doit le relancer avant que les
progrès de la maladie ne l'oblige-
nt à quitter la direction des
affaires.

Comment? La méthode la
moins risquée, ce serait l'élection
présidentielle anticipée, au cours
des prochains mois. Alors que
les comités Gustave et Théophile
de l'opposition en sont encore aux
bavardages, de Gaulle donne-
rait sa démission et reposerait
aussitôt sa candidature pour en
appeler au peuple de toutes les
misères qu'on veut lui faire. En
cas de succès il organiserait un
référendum, quelques semaines
plus tard, pour faire désigner
son dauphin par la Constitution.

Que l'on voie la chose venir
prochamment, à la chute des
feuilles, par exemple, voilà qui
ne nous ferait pas écarquiller les
yeux d'étonnement.

L'autre solution

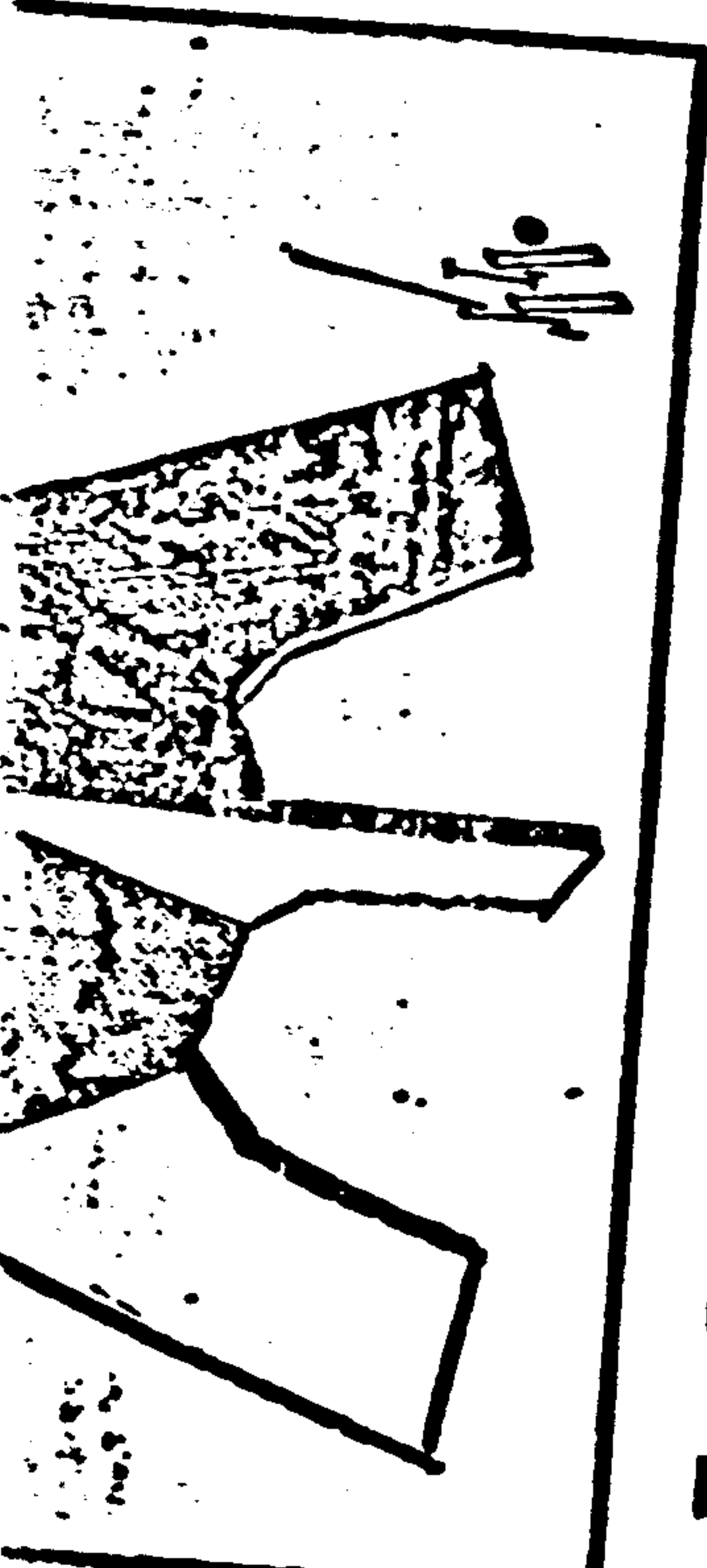
Reste l'autre solution, celle
que souhaitent certains ultras du
parti godillot, toujours prêts à
courir l'aventure pour sauver les
maubies.

— Faites tout de suite un réfé-
rendum, lui soufflent ces affolés,
et demandez aux Français de ré-
pondre par un seul oui ou non au
volonté de votre mandat et à
la désignation de Pompidou
comme votre successeur éventuel.
Dans l'état de somnolence où se
complait actuellement l'oppo-
sition, vous ferez place nette à
coup sûr!

La nouvelle, qui commence
seulement à filtrer à travers les
portes capitonnées des anticham-
bres ministérielles, a jeté les
penseurs de la gauche gaullienne
dans l'émoi le plus douloureux.

— C'est sûrement de l'intox,
se disent ces gens pour se rassu-
rer. Pourquoi pas le Consulat à
vie pendant qu'on y est?

Hé! Hé! C'est à voir après
tout. Encore que, les choses étant
ce qu'elles sont, on n'en est plus
à Marengo. Ce serait plutôt Se-



LE CABOT D'UN LEU DE QUILLLES

P OUR ceux qui croyaient
encore que les propos
aimables, dont notre
Guide bien-aimé avait greffé
fié les Américains en Pro-
vence, étaient sérieux, l'illus-
sion n'a sure pas duré
longtemps...

Cabot Lodge, venu à Paris
expliquer la politique de Was-
hington au Vietnam, a dû se
contenter d'un entretien entre
deux portes avec Jove, le rem-
plaçant de Pompidou.

Comme par hasard, Pompon,
qui devait rentrer la veille à
Paris, se faisait photographier à
le même heures, à Saint-Trop,
pendant le voyage sur un canot
autonome!

Rosserie supplémentaire :
Couve était resté en Suisse pour
terminer sa partie de golf. Il
s'était fait représenter par un
fonctionnaire du Quai!

Théo s'en mêle

Cabot Lodge, qui sait ména-
ger sa publicité, était tout sou-
rire devant la galerie. Mais, en
privé, il ne cachait pas que la
réception gaullienne avait, pour
le moins, manqué d'ampleur et
même de courtoisie.

D'autant que, dans les autres
capitales européennes, l'envoyé
spécial de Johnson avait eu droit
aux honneurs dus à son rang.

longés avec le ministre des
Affaires étrangères... Avec des
prévenances particulières à
Bruxelles, où on lui fit recon-
traire le président de la Chambre,
Claban-Deimas. Lui, n'allait
évidemment pas interrompre sa
partie de tennis pour recevoir un
villain « Américain ».

Ce périple de Cabot Lodge à
d'ailleurs eu pour résultat d'en-
venimer encore un peu plus les
relations — déjà pas si brillantes
— avec nos voisins. Témoin
cette déclaration du chef du
gouvernement belge, Théo Le-
sevre :

— Je ne crois pas, a-t-il dit,
que les pays européens en gé-
ral se soient montrés habiles et
adroits au point de pouvoir se
permettre de porter un jugement
négalif sur la politique améri-
caine au Vietnam. Ce n'est pas
une question d'humilité, mais de
simple réalisme.

Et pan pour mon général! Il
voulait déjà Spaak, le ministre
belge des Affaires étrangères,
auxémonies. M. Théo Lefevre
n'est pas près d'être invité à
l'Élysée.

AVIS ! Charles Frappart, ad-
joint d'Olivier Guichard à l'Ami-
nagement du territoire, accepte-
rait volontiers la présidence de
la Société d'Etudes pour le Dé-
veloppement Economique et So-

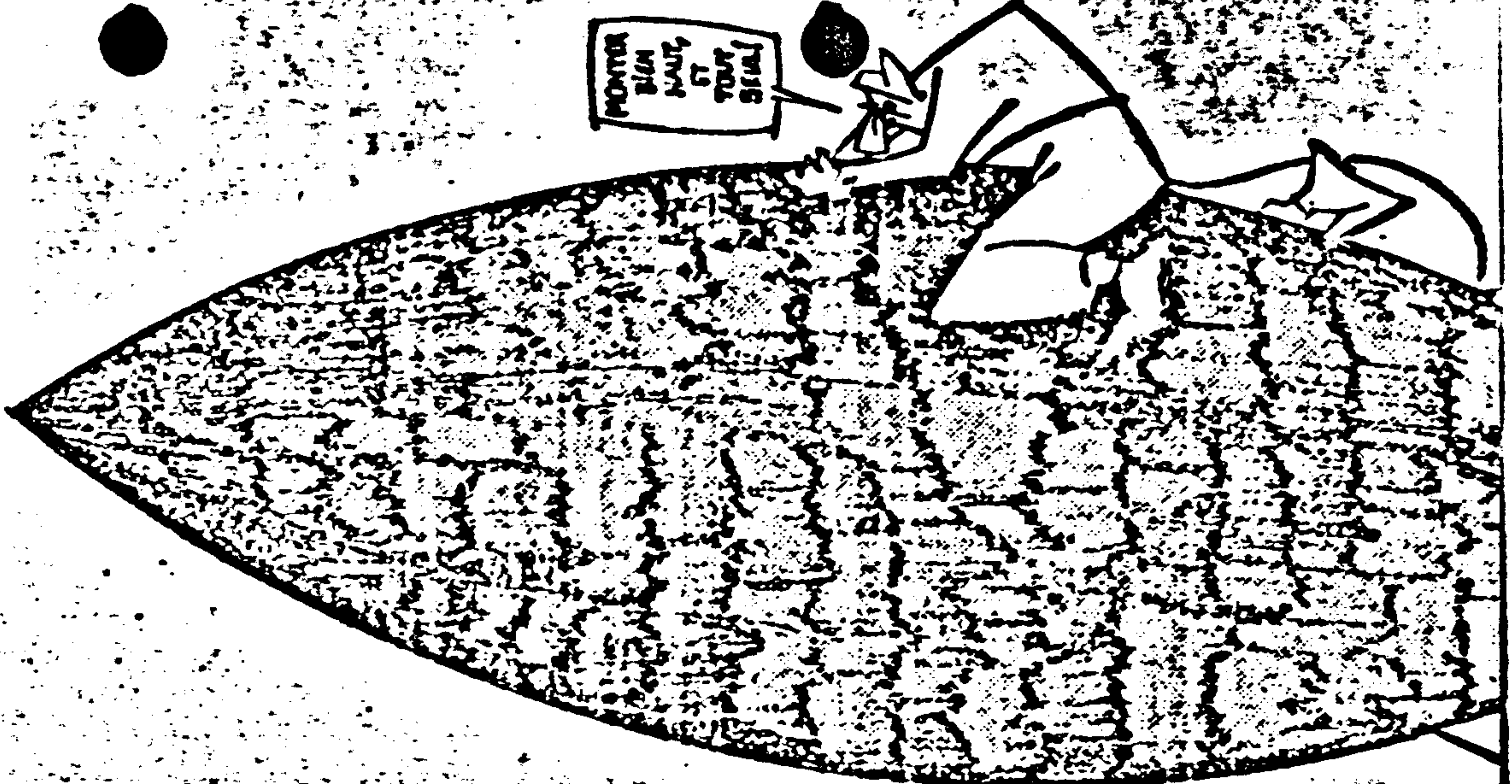
15 AOUT 1964

SECRET
D'ÉTAT

CHAMONIX

De GAULLE : maintenant le temps presse

CHAMONIX 15 AOUT :
LA FÊTE DES GUIDES



MAINTENANT, on ne peut plus en douter. Quand de Gaulle, à Toulon, désormais ce qu'il faut pour nous garantir », c'était bien le signal que les vacances étaient terminées. Les vacances politiques s'entend. Les initiés sont déjà en alerte : la rentrée pourrait nous réserver un coup de Trafalgar.

L'allusion à « l'univers dans, l'univers », celle-ci est en Provence où un lapsus malheureux lui a fait parler de Dieu ! — au lieu de « nos alliés ». Dans le cortège officiel, les plus incorrigibles optimistes ont été frappés par son air fatigué.

— Oui, le général ne va pas bien, ont-ils reconnu devant des compagnons « incroyables en évoquant les traits creusés, le teint cirieux, le dos voûté, le bras gauche légèrement raidi.

Bref, l'inquiétude renait dans le petit monde féal comme aux plus sombres jours de Cochin. De Gaulle ne l'ignore pas et, dans la solitude retrouvée de Colombey, comme à la veille de chaque tournant historique, lui-même bute sur la grande interroga-

La stabilité est à ce prix.

Et cette assurance contre le risque d'une disparition brutale une fois souscrite, il ne restait plus qu'à passer au dernier chapitre : consolider les godilloux sur les bancs du Palais-Bourbon. Car cela aussi était prévu. Mais c'était encore UN SECRET D'ÉTAT : sans attendre l'expiration normale du mandat de l'Assemblée Nationale au printemps 1967, le Grand Méchariot avait décidé LA DISSOLUTION POUR 1966.

Bouchées doubles

Nous disons bien AVANT. Car voilà que tout est remis en question. Aujourd'hui, le temps presse.

LES

YEZ donc un peu le sens des nuances, s'il vous plaît, si vous voulez comprendre quelque chose de ces sinuosités de la politique élyséenne ! Quand le général se penche sur la grande rivière du Congo, ce n'est pas pour mettre son nez dans les convulsions internes de ce pays, c'est pour lui apporter généreusement une aide économique et sociale, voyez !

Peut-être croysent-ils que c'était leur débarquement dans un allât feier le suuveur ? Tant pis pour eux !

Leur président départemental, le lieutenant-colonel M... a été jusqu'à publier un V... communiqué dans la presse locale :

« Dans le déroulement de cette journée, écrit-il, mille part il a été réservé aux membres du Rhin et Danube 3 f... des plages de choix qui auront été leur revenir... Fidéles à la devise de leur chef, « Ne pas subir », ils se replieront sur eux-mêmes et accorderont une pensée à leurs frères d'armes. »

Up drôle de courses dans la gare, non ?

UN INDICE : En 1941, on a inventé en France 10 % de plus qu'en 1940. En 1942, 75 % de plus qu'en 1941. En 1943, 6 % de plus qu'en 1942. L'argent, c'est comme les cigognes, ça diminue dès les premiers frimas !

COUAC

POUR qui se pressent-ils donc ces gens de l'Association varoise « Rhin et Danube » ? Parce qu'un de leurs camarades a été nommé à la tête de la commune de Provence. Ils ont bouffé les jouissances !

Peut-être croysent-ils que c'était leur débarquement dans un allât feier le suuveur ? Tant pis pour eux !

Leur président départemental, le lieutenant-colonel M... a été jusqu'à publier un V... communiqué dans la presse locale :

« Dans le déroulement de cette journée, écrit-il, mille part il a été réservé aux membres du Rhin et Danube 3 f... des plages de choix qui auront été leur revenir... Fidéles à la devise de leur chef, « Ne pas subir », ils se replieront sur eux-mêmes et accorderont une pensée à leurs frères d'armes. »

Up drôle de courses dans la gare, non ?

UN INDICE : En 1941, on a inventé en France 10 % de plus qu'en 1940. En 1942, 75 % de plus qu'en 1941. En 1943, 6 % de plus qu'en 1942. L'argent, c'est comme les cigognes, ça diminue dès les premiers frimas !

« a) De placer aux fenêtres, contre les murs et au-dessus des portes des objets susceptibles de blesser les passants par leur chute ;

« b) Démolir des estrades, chaises, sommiers, voitures, échafaudages de toutes sortes sur lesquels le public pourrait se tenir ; de monter dans les arbres, sur les lampadaires, sur les toits et tous autres lieux élevés ;

« c) De jeter des confetti, serpents, bouquets et de distribuer ou jeter des tracts de toute nature. »

Sait-on jamais, avec ces bouillants Méditerranéens ? Des fois qu'ils auraient la fantaisie de confondre le Grand Méchériot et sa Majesté Carnaval !

« a) De placer aux fenêtres, contre les murs et au-dessus des portes des objets susceptibles de blesser les passants par leur chute ;

« b) Démolir des estrades, chaises, sommiers, voitures, échafaudages de toutes sortes sur lesquels le public pourrait se tenir ; de monter dans les arbres, sur les lampadaires, sur les toits et tous autres lieux élevés ;

« c) De jeter des confetti, serpents, bouquets et de distribuer ou jeter des tracts de toute nature. »

Sait-on jamais, avec ces bouillants Méditerranéens ? Des fois qu'ils auraient la fantaisie de confondre le Grand Méchériot et sa Majesté Carnaval !

« a) De placer aux fenêtres, contre les murs et au-dessus des portes des objets susceptibles de blesser les passants par leur chute ;

« b) Démolir des estrades, chaises, sommiers, voitures, échafaudages de toutes sortes sur lesquels le public pourrait se tenir ; de monter dans les arbres, sur les lampadaires, sur les toits et tous autres lieux élevés ;

« c) De jeter des confetti, serpents, bouquets et de distribuer ou jeter des tracts de toute nature. »

Sait-on jamais, avec ces bouillants Méditerranéens ? Des fois qu'ils auraient la fantaisie de confondre le Grand Méchériot et sa Majesté Carnaval !

« a) De placer aux fenêtres, contre les murs et au-dessus des portes des objets susceptibles de blesser les passants par leur chute ;

« b) Démolir des estrades, chaises, sommiers, voitures, échafaudages de toutes sortes sur lesquels le public pourrait se tenir ; de monter dans les arbres, sur les lampadaires, sur les toits et tous autres lieux élevés ;

« a) De placer aux fenêtres, contre les murs et au-dessus des portes des objets susceptibles de blesser les passants par leur chute ;

« b) Démolir des estrades, chaises, sommiers, voitures, échafaudages de toutes sortes sur lesquels le public pourrait se tenir ; de monter dans les arbres, sur les lampadaires, sur les toits et tous autres lieux élevés ;

« c) De jeter des confetti, serpents, bouquets et de distribuer ou jeter des tracts de toute nature. »

Sait-on jamais, avec ces bouillants Méditerranéens ? Des fois qu'ils auraient la fantaisie de confondre le Grand Méchériot et sa Majesté Carnaval !

« a) De placer aux fenêtres, contre les murs et au-dessus des portes des objets susceptibles de blesser les passants par leur chute ;

« b) Démolir des estrades, chaises, sommiers, voitures, échafaudages de toutes sortes sur lesquels le public pourrait se tenir ; de monter dans les arbres, sur les lampadaires, sur les toits et tous autres lieux élevés ;

« c) De jeter des confetti, serpents, bouquets et de distribuer ou jeter des tracts de toute nature. »

Sait-on jamais, avec ces bouillants Méditerranéens ? Des fois qu'ils auraient la fantaisie de confondre le Grand Méchériot et sa Majesté Carnaval !

« a) De placer aux fenêtres, contre les murs et au-dessus des portes des objets susceptibles de blesser les passants par leur chute ;

« b) Démolir des estrades, chaises, sommiers, voitures, échafaudages de toutes sortes sur lesquels le public pourrait se tenir ; de monter dans les arbres, sur les lampadaires, sur les toits et tous autres lieux élevés ;

« c) De jeter des confetti, serpents, bouquets et de distribuer ou jeter des tracts de toute nature. »

Sait-on jamais, avec ces bouillants Méditerranéens ? Des fois qu'ils auraient la fantaisie de confondre le Grand Méchériot et sa Majesté Carnaval !

« a) De placer aux fenêtres, contre les murs et au-dessus des portes des objets susceptibles de blesser les passants par leur chute ;

« b) Démolir des estrades, chaises, sommiers, voitures, échafaudages de toutes sortes sur lesquels le public pourrait se tenir ; de monter dans les arbres, sur les lampadaires, sur les toits et tous autres lieux élevés ;

RENFORÇTS

L'HOPITAL Maillot, à Alger, connaît une belle pagaille. Les Algériens ne sont pas capables de l'entretenir. Pas davantage de le faire fonctionner.

Qu'à cela ne tienne ! Bidi Brogile a obtenu de Messmer que des rudes militaires français soient expédiés là-bas. Il leur est toutefois interdit de se mettre en uniforme.

Les beaux gestes sont anonymes.

« a) De placer aux fenêtres, contre les murs et au-dessus des portes des objets susceptibles de blesser les passants par leur chute ;

« b) Démolir des estrades, chaises, sommiers, voitures, échafaudages de toutes sortes sur lesquels le public pourrait se tenir ; de monter dans les arbres, sur les lampadaires, sur les toits et tous autres lieux élevés ;

« c) De jeter des confetti, serpents, bouquets et de distribuer ou jeter des tracts de toute nature. »

Sait-on jamais, avec ces bouillants Méditerranéens ? Des fois qu'ils auraient la fantaisie de confondre le Grand Méchériot et sa Majesté Carnaval !

AVIATION

TOUTES ENQUÊTES
RECHERCHES — SURVEILLANCE
GARDIENNAGE

6, rue de la Bienfaisance
PARIS (8^e)

Tél. : 522-15-60 et 37-52.

« a) De placer aux fenêtres, contre les murs et au-dessus des portes des objets susceptibles de blesser les passants par leur chute ;

« b) Démolir des estrades, chaises, sommiers, voitures, échafaudages de toutes sortes sur lesquels le public pourrait se tenir ; de monter dans les arbres, sur les lampadaires, sur les toits et tous autres lieux élevés ;

« c) De jeter des confetti, serpents, bouquets et de distribuer ou jeter des tracts de toute nature. »

Sait-on jamais, avec ces bouillants Méditerranéens ? Des fois qu'ils auraient la fantaisie de confondre le Grand Méchériot et sa Majesté Carnaval !

« a) De placer aux fenêtres, contre les murs et au-dessus des portes des objets susceptibles de blesser les passants par leur chute ;

« b) Démolir des estrades, chaises, sommiers, voitures, échafaudages de toutes sortes sur lesquels le public pourrait se tenir ; de monter dans les arbres, sur les lampadaires, sur les toits et tous autres lieux élevés ;

« c) De jeter des confetti, serpents, bouquets et de distribuer ou jeter des tracts de toute nature. »

Sait-on jamais, avec ces bouillants Méditerranéens ? Des fois qu'ils auraient la fantaisie de confondre le Grand Méchériot et sa Majesté Carnaval !

« a) De placer aux fenêtres, contre les murs et au-dessus des portes des objets susceptibles de blesser les passants par leur chute ;

« b) Démolir des estrades, chaises, sommiers, voitures, échafaudages de toutes sortes sur lesquels le public pourrait se tenir ; de monter dans les arbres, sur les lampadaires, sur les toits et tous autres lieux élevés ;

« c) De jeter des confetti, serpents, bouquets et de distribuer ou jeter des tracts de toute nature. »

Sait-on jamais, avec ces bouillants Méditerranéens ? Des fois qu'ils auraient la fantaisie de confondre le Grand Méchériot et sa Majesté Carnaval !

« a) De placer aux fenêtres, contre les murs et au-dessus des portes des objets susceptibles de blesser les passants par leur chute ;

« b) Démolir des estrades, chaises, sommiers, voitures, échafaudages de toutes sortes sur lesquels le public pourrait se tenir ; de monter dans les arbres, sur les lampadaires, sur les toits et tous autres lieux élevés ;

Son képi chez les bikinis

FAN de chichoufle ! On s'en souviendra du débarquement du général sur les côtes de Provence ! Foi d'Escartefigue, on n'avait encore jamais eu droit à un festival policier aussi grandiose.

Pas moins de 3.000 C.R.S. et plus de 2.000 gendarmes, dont certains avaient été expédiés de Belfort et même de Lille, pour endiguer l'enthousiasme des autochtones et des vacanciers ! Sans compter les gorilles, les barbouzes et les hommes-grenouilles !

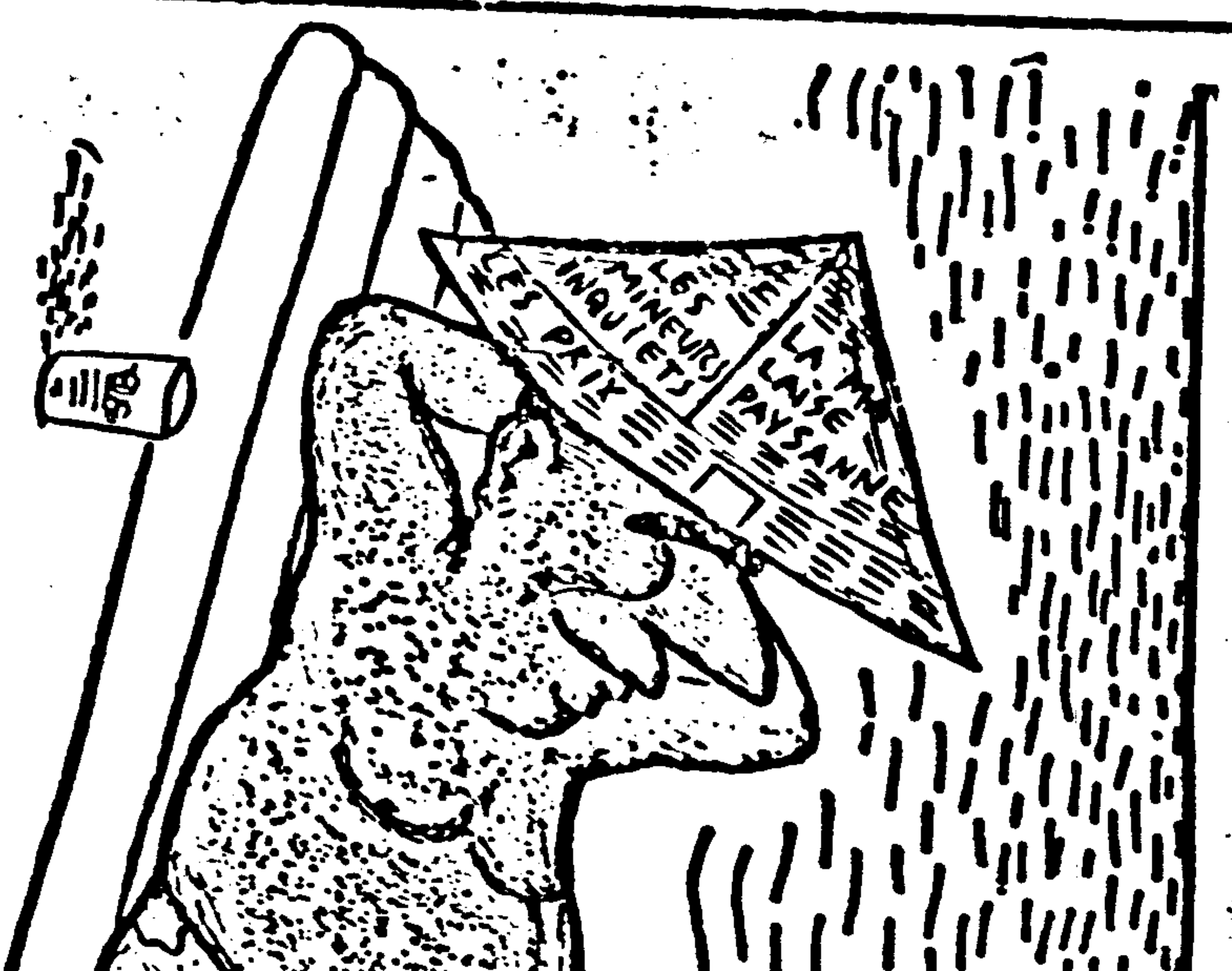
Les journaux locaux avaient dû consacrer des colonnes entières aux avls officiels : on interdirait tout : le stationnement aussi bien que la circulation des voitures, la baignade sur les plages comme la pêche, le canotage ou même le yachting. On a même été jusqu'à fermer vingt et un bureaux du P.M.U. ! Dans ce festival de l'interdit, il appartenait naturellement au préfet du Var, un certain Armand Berthet, de surpasser par son

« Pendant la durée du voyage, ajoutait le prudent Berthet, il est également interdit de remettre directement à M. le Président de la République, ainsi qu'aux personnalités officielles, lettre, supplique, placet, bouquet, boîte ou cadeau quelconque. »

Si Tante Yvonne...

Une chance encore que le préfet ait oublié d'interdire le bikini sur le passage du général. Accablés par ce coquin de soleil, les officiels ont pu au moins dévorer de la pupille les jolies baigneuses venues au devant du cortège.

Chaban-Delmas, qui marchait sur les orties de Pompidou pour se trouver plus près du Général



« Dans le monde des gens de nous »

EXCLUSIF

MARINA

OSWALD:

POURQUOI MONT

MONTI ou JURE

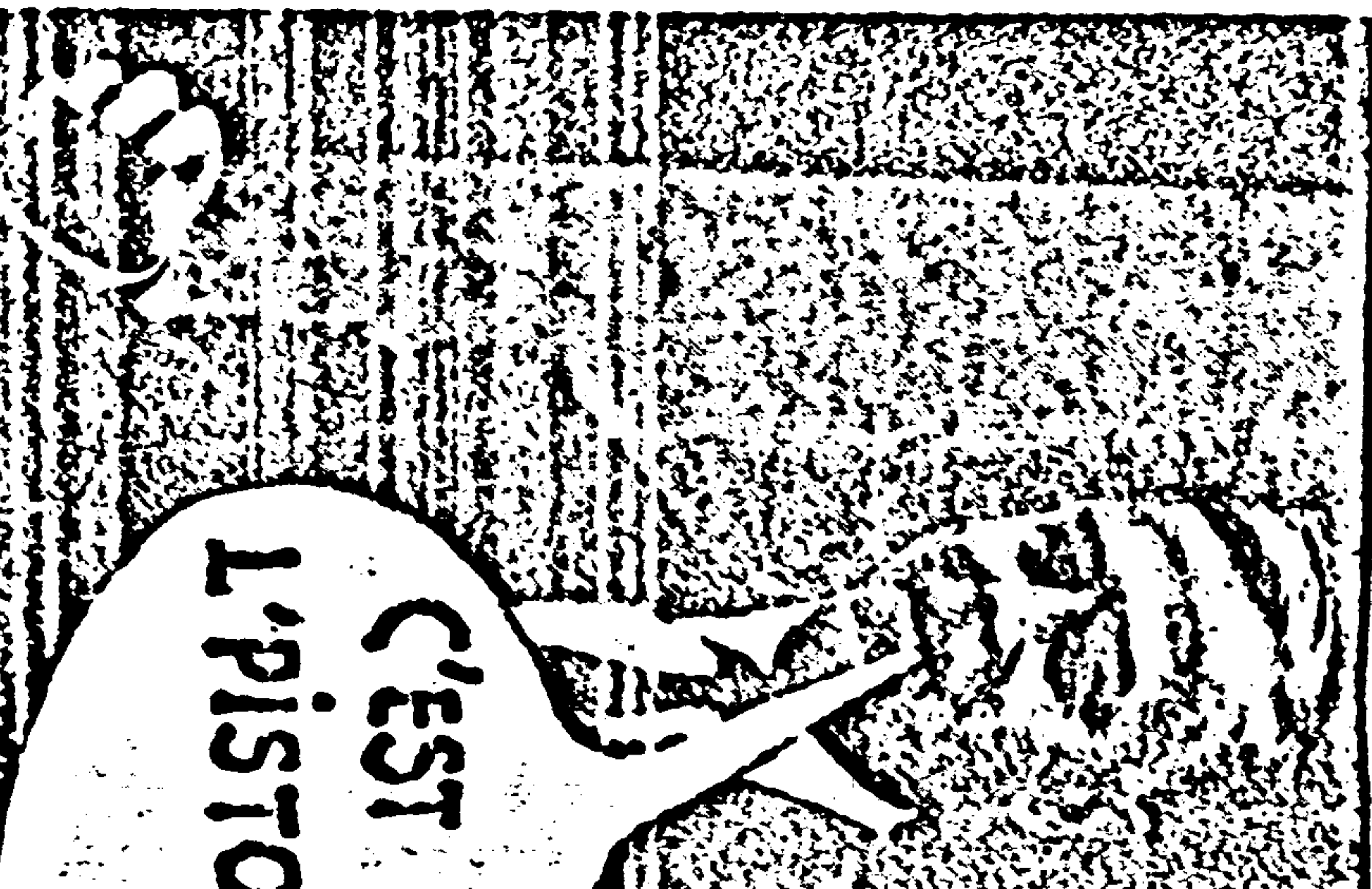
KENNEDY

(VOIR PAGES 15 ET 16)

Etaluchinant récit de **AINSI**
l'agonie du III^e Reich

TOMBA HITLER

TRUCIDENT



FRANCISCA

Numero 125

21 août 1964

Chaque vendredi : 1,50 F

DE LA VIE

COUP DE THEE

POUR LA REVUE